



Master

2026

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Proust et le pouvoir du Nom : le pouvoir du nom propre révélé par *À la recherche du temps perdu*

Mach, Lucien

How to cite

MACH, Lucien. Proust et le pouvoir du Nom : le pouvoir du nom propre révélé par *À la recherche du temps perdu*. Master, 2026.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:191929>

© The author(s). This work is licensed under a Creative Commons Attribution (CC BY 4.0)

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>

Lucien Mach

Proust et le pouvoir du Nom

Le pouvoir du nom propre révélé par *À la recherche du temps perdu*

Mémoire de maîtrise universitaire présenté à la faculté des Lettres de l'Université de Genève
Département de langue et littérature françaises modernes
Janvier 2026

Directrice de mémoire

Prof. Nathalie Piégay

Professeure ordinaire à l'Université de Genève, département de langue et littérature françaises modernes

*À ma directrice de mémoire Nathalie Piégay, pour son suivi et ses aiguillages précieux,
À Benoît Bodlet et Gaïa Viviani pour leurs commentaires et leurs retours,*

Merci !

Introduction

Quiconque a déjà tenu entre ses mains le premier livre d'*À la recherche du temps perdu*, *Du côté de chez Swann*, a probablement été interloqué par le titre de sa troisième partie, « Noms de pays : le nom ». Titre bien énigmatique, surtout après les relativement explicites « Combray » (le village d'enfance du narrateur) et « Un amour de Swann » (qui raconte l'histoire d'amour de Monsieur Swann avec Odette de Crécy, future Madame Swann). Le mystère s'agrandit, ou commence à s'éclaircir (selon la perspicacité du lecteur), à la vue du titre de la seconde partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (le deuxième livre) : « Noms de pays : le pays », qui suit la première partie au titre plus compréhensible : « Autour de Mme Swann » (qui raconte l'amour du héros pour la fille de M. et Mme Swann, Gilberte Swann). Le lecteur perspicace aura compris que les deux parties « Noms de pays » sont liées. Il aura aussi compris peut-être que dans la partie « le pays », le héros découvrira le « pays » même dont le nom était présenté dans la partie « le nom ». Et en effet, dans « Noms de pays : le pays », le héros s'en va passer tout un été au Grand-Hôtel de Balbec, un village balnéaire sur la côte normande, village dont le nom l'a beaucoup fait rêver dans « Noms de pays : le nom ». Dans cette partie-ci, il n'est cependant pas uniquement question du nom *Balbec*. Le lecteur perspicace l'aura remarqué : « Noms de pays » est au pluriel. Dans « le nom », le héros rêve de plusieurs lieux à partir de leur nom (Bayeux, Quimperlé, Parme, Florence et bien d'autres). Dans la partie « le pays » pourtant, il ne visitera que Balbec. Pourquoi ne pas l'avoir appelée « Balbec » alors, comme la première partie de *Du côté de chez Swann* a été appelée « Combray » ? La raison est à chercher en regardant l'ensemble du parcours du héros.

La *Recherche* peut être vue comme une autobiographie fictionnelle. Le narrateur raconte le chemin qu'il a dû parcourir – qui est finalement toute sa vie – pour devenir écrivain, son projet de toujours mais qu'il n'accomplit qu'au *Temps retrouvé*, le septième et dernier livre. Ce chemin est fait de nombreux apprentissages. L'un d'eux – et des plus importants – est l'apprentissage des noms : comment ils fonctionnent, dans quelle mesure ils permettent de dire et de saisir les choses, le réel. « Noms de pays : le nom » et « Noms de pays : le pays » représentent ainsi deux étapes de l'apprentissage des noms : la rêverie et l'expérience. Je dis bien simplement « représentent », car ces étapes s'étendent en vérité bien au-delà des limites de ces parties (il est d'ailleurs difficile d'en définir précisément à chacune un début et une fin, elles se chevauchent, d'une certaine manière, l'apprentissage du héros étant tout sauf linéaire). Ce qui est sûr, c'est que ces titres montrent explicitement l'importance des « noms de pays »

(donc de lieux) dans la *Recherche*. À la lecture de ces parties, on se rend pourtant compte que ce ne sont pas seulement les noms de lieux qui intéressent le narrateur, mais tout autant les noms de personnes¹. « Noms de pays : le nom » donne en réalité autant de place au nom « Gilberte » (qui cause les joies et les tourments du héros quand il la voit pour jouer aux Champs-Élysées, et plus encore quand il pense à elle, seul chez lui) qu'à tous les « noms de pays » réunis. Dans « Noms de pays : le pays », l'expérience de Balbec se résume finalement à la rencontre de personnes : Saint-Loup (qui devient son cher ami), le peintre Elstir et surtout Albertine et les autres « jeunes filles en fleurs ». Les titres de ces deux parties témoignent donc, derrière l'accent mis sur les « noms de pays », plus généralement de l'importance du *nom propre* dans la *Recherche*.

Les noms propres sont l'objet d'innombrables descriptions et réflexions, et ce pas seulement dans les deux « Noms de pays ». Dès « Combray » et jusqu'à la fin du *Côté de Guermantes* (le troisième livre, qui raconte l'entrée du héros à l'âge adulte, son amour pour la duchesse de Guermantes et sa découverte des milieux aristocratiques de Paris), il est question des Noms², de leur signification, souvent appelée leur « contenu ». Les critiques structuralistes (Roland Barthes notamment³) ont vu dans ces analyses du narrateur un moyen de mieux comprendre la langue proustienne – considérée comme un système indépendant offrant lui-même les clés de son fonctionnement. On peut se demander cependant si l'intérêt de ces explorations onomastiques se limite à la langue qui compose ces quelques milliers de pages. Ne pourraient-elles pas contenir les éléments d'un véritable savoir général sur le Nom (et pas seulement un savoir sur les Noms de la *Recherche*) ? Mes études de philosophie m'incitent à m'arrêter sur la question, et à me demander si ces détours sur les Noms, leur contenu, leur fonctionnement, n'auraient pas aussi un intérêt philosophique plus général. Je ne suis bien sûr pas le premier à avoir eu cette intuition : en 1963 Georges Poulet disait déjà de la *Recherche* qu'« il ne serait pas exagéré de considérer le roman entier lui-même comme une vaste amplification sur le pouvoir qu'exercent les noms sur l'esprit⁴ ». Dans ce travail, j'aimerais aller au bout de cette intuition, jusqu'à l'établissement, à partir de ce qu'on peut retirer de la multitude de descriptions et d'analyses de Noms dans la *Recherche*, d'une théorie proustienne du Nom.

¹ D'ailleurs un des chapitres du *Contre Sainte-Beuve*, œuvre embryon de la *Recherche*, s'appelle « Noms de personnes » : PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954, p. 261-277.

² C'est ainsi dorénavant que je parlerai des noms propres.

³ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », dans *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972 [1953], p. 121-134.

⁴ POULET, Georges, *L'espace proustien* [1963], Paris, Gallimard, 1982, p. 44.

Un tel projet n'a à ma connaissance jamais été accompli pleinement. Dans les nombreux travaux existants sur le Nom dans la *Recherche*, il est question du rôle et du fonctionnement du Nom dans l'œuvre, parfois de la façon dont il permet à l'œuvre de révéler des vérités sur l'homme ou la société, mais il n'est jamais vraiment question de ce que la *Recherche* peut nous apprendre sur le Nom en général, cet objet linguistique omniprésent dans nos vies. La raison en est peut-être que, même s'il arrive au narrateur, entre deux descriptions onomastiques, d'exposer des règles générales tirées de son expérience des Noms, celles-ci sont loin d'avoir la solidité et la cohérence nécessaires pour former une théorie du Nom qui ne soit pas profondément lacunaire. Je soutiens pourtant qu'il se cache derrière toutes ces expériences du Nom si singulières, derrière ces règles générales éparses – parties émergées de l'iceberg – une conception du Nom cohérente et solide, qui mériterait sa place dans l'édifice complexe qu'est la philosophie du langage. Je ne dis pas que Proust aurait élaboré au préalable une théorie du Nom qu'il aurait cherché à transmettre à travers son roman, mais que pour écrire la *Recherche*, celui-ci a eu besoin de comprendre à un degré très avancé le fonctionnement du Nom. Pour définir les grandes lignes de cette compréhension, il nous faut cependant des outils : des concepts et des notions de philosophie du langage qui nous permettent de voir les généralités de la conception derrière la singularité des expériences et les métaphores des descriptions.

Le Nom dans la philosophie du langage

Le contenu des noms propres – et des noms en général – est depuis longtemps l'objet d'interrogations philosophiques. Qu'est-ce, pour un nom, qu'avoir une signification ? Une seule chose a toujours été acceptée par tous : cela veut dire renvoyer à quelque chose, à un référent. Pour un nom, le phénomène de signification implique au minimum deux éléments : le nom et ce à quoi il renvoie. Une des grandes questions qui a animé la philosophie du langage porte donc sur la nature du référent. La nature du référent des noms génériques par exemple (quel est le référent de « homme », « animal », etc.) est loin d'être évidente et a beaucoup intéressé les philosophes médiévaux⁵. Pour ce qui est des Noms (propres), la question peut paraître plus simple. Le référent d'un Nom n'est-il pas simplement l'objet du monde extérieur dont il est le Nom ? C'est la conception commune. Il y a pourtant depuis longtemps eu des défenseurs d'une *sémantique cognitive* : les Noms ne désigneraient pas des objets extérieurs

⁵ C'est la fameuse « Querelle des universaux » qui opposait les nominalistes (il n'y a pas d'essence universelle, seulement des individus et des noms) aux réalistes des universaux (il y a des essences universelles (p. ex. l'*humain* présent dans chaque homme)).

mais des idées, des représentations mentales du locuteur. Avec les critiques de John Stuart Mill, ce point de vue va être laissé de côté. Selon lui, si les noms génériques possèdent bien une signification que le locuteur doit *comprendre*, le Nom a un statut spécial : il est vide, sans contenu significatif, et est simplement une marque distinctive servant à isoler un objet extérieur dans notre pensée. Le nom propre fonctionnerait comme une étiquette et ne contiendrait rien en lui-même⁶.

En 1892, avec la publication de *Sens et dénotation* de Gottlob Frege⁷, le débat va être rouvert et la philosophie du langage va devenir un domaine d'importance première en philosophie. Frege apporte une distinction fondamentale pour la signification : il y a, en plus du Nom et de sa référence, un sens, qui permettrait de rendre compte de l'aspect cognitif de la signification. Frege montre en effet qu'un Nom doit avoir un *mode de présentation de la référence* (le *sens*) qui puisse expliquer les croyances et les actions du locuteur. Le sens, chez Frege, prend la forme d'une description. Ainsi, le sens d'*Aristote* pourrait être « le précepteur d'Alexandre le Grand ». La référence est le seul objet⁸ qui remplit les conditions données par le sens (dans cette théorie, c'est le sens qui *détermine* la référence), et cet objet est ici Aristote (la seule personne qui a été le précepteur d'Alexandre le Grand). Le locuteur, pour réussir à faire référence à un objet, doit maîtriser le sens du Nom qu'il emploie, sinon il échoue à faire référence : si par exemple pour un locuteur le sens d'*Aristote* est « le maître de Platon », ou même « un philosophe grec », il ne maîtrise pas le sens d'*Aristote* (la description sélectionne la mauvaise personne ou ne sélectionne pas uniquement la bonne personne) et échoue alors à faire référence à Aristote (en disant « Aristote », il ne parle pas d'Aristote).

La théorie de Frege a donné lieu à de nombreuses critiques et propositions nouvelles tout au long du XX^{ème} siècle. Retenons celles de Saul Kripke présentées dans *La logique des noms propres (Naming and Necessity)*⁹. Kripke montre qu'un sens descriptif ne peut pas déterminer la référence de manière satisfaisante (il défend par exemple qu'un Nom réfère à son objet indépendamment de la maîtrise de son sens par le locuteur). Il propose donc une théorie relationnelle de la référence : la référence est déterminée par la relation du Nom à son objet (au

⁶ MILL, John Stuart, « Des noms et des propositions », dans *Système de logique déductive et inductive* [1843], I, 1866, chapitre II, « Des noms », §5. Proust connaissait ce texte connu et déjà traduit à l'époque. Il est évoqué dans III, 315 (voir aussi la note 2 de cette page).

⁷ FREGE, Gottlob, « Sens et dénotation » [1892], dans *Écrits logiques et philosophiques*, trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971.

⁸ "objet" sera utilisé en un sens philosophique et ne doit pas être interprété en un sens matériel ou social.

⁹ KRIPKE, Saul, *La Logique des noms propres (Naming and Necessity)* [1980], trad. Pierre Jacob, François Recanati, Paris, Minuit, 1982.

lieu d'être déterminée par le sens qu'a le Nom pour le locuteur). Celle-ci est établie lorsqu'un objet est nommé pour la première fois (le moment du « baptême » – lorsqu'un Nom est donné à un objet – est un moment important dans cette théorie), et se prolonge de bouche à oreille, d'écriture en lecture, jusqu'au locuteur du Nom. Ainsi, ce qui détermine la référence d'*Aristote* employé par un locuteur (ce qui fait qu'on parle bien d'Aristote quand on dit « Aristote »), c'est la chaîne de communication de ce Nom qui relie Aristote lui-même au locuteur, sans qu'il ait besoin d'avoir connaissance des étapes de la chaîne.

Les idées de Kripke ont séduit une majorité des philosophes du langage qui, aujourd'hui encore, défend une théorie relationnelle (ou causale) de la référence¹⁰. Parmi eux, certains rejettent complètement l'idée de sens apportée par Frege pour revenir à une théorie de la référence directe, où les Noms renvoient directement à des entités, indépendamment de ce que pense le locuteur. D'autres, tout en acceptant l'idée que la référence d'un Nom soit déterminée par des facteurs objectifs du monde extérieur, défendent qu'il faille garder une idée de "sens", mais en tant que mode de présentation *non descriptif* de la référence. Il semble en effet important de pouvoir rendre compte de l'aspect cognitif du phénomène de signification¹¹. Du côté de la linguistique, on en est arrivé à une conclusion similaire. Les travaux de Ferdinand de Saussure ont grandement inspiré la linguistique du XXème siècle, en particulier par sa distinction entre référent, signifié et signifiant¹². Même si le *signifié* saussurien est clairement différent du *sens* frégeen, il s'agit bien là d'un mode de présentation mental entre le signifiant (l'aspect phonétique du Nom) et le référent.

La plupart des chercheurs (philosophes et linguistes) s'accordent donc pour dire que le phénomène de signification d'un Nom¹³ implique trois aspects : la suite de sons qui forme le Nom (le signifiant), l'entité que le Nom désigne (le référent) et la façon dont cette entité se présente à l'esprit (le mode de présentation ou le signifié). C'est la nature de ce mode de présentation que plusieurs philosophes du langage de la fin du XXème siècle se sont efforcés de définir. Une des théories les plus convaincantes, en ce qu'elle comprend à la fois une relation

¹⁰ Il existe bien sûr des courants importants qui refusent cette conception externaliste de la référence. On peut citer l'école pragmatique (Austin, Searle) qui fait dépendre la signification du contexte d'énonciation, ou encore les partisans d'une sémantique générative (inspirée de la théorie de la linguistique générative de Noam Chomsky, virulent critique des conceptions externalistes de la référence) comme Fodor, Newmeyer, Jackendoff.

¹¹ Pour un panorama de l'histoire de la philosophie du langage, voir RECANATI, François, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard, 2008 et MARCONI, Diego, *La philosophie du langage au XXe siècle*, trad. Michel Valensi, Paris, L'Éclat, 1997.

¹² SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale* [1916], éd. Rudolf Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1967.

¹³ Ces trois aspects ne concernent pas uniquement la classe grammaticale des noms propres, mais je garderai la focale sur eux, afin d'éviter des complications qui ne concernent pas le sujet de ce travail.

causale entre le Nom et son référent et une manière non descriptive de concevoir le mode de présentation, est celle des *dossiers mentaux*. Selon cette conception (dont le défenseur le plus notable est François Recanati¹⁴), le sens d'un Nom est le *dossier mental* de ce Nom. Le dossier mental d'un Nom est un espace mental où sont emmagasinées toutes les informations que le sujet a acquises et acquiert sur l'objet auquel réfère le Nom. Ces informations sont ajoutées au dossier mental en vertu d'une certaine relation entre le sujet et l'objet. Cette relation peut être d'ordre perceptif, ou d'un autre ordre plus indirect. C'est elle qui détermine la référence, et non les informations que contient le dossier (il peut donc contenir des informations erronées, les informations peuvent même ne correspondre aucunement à l'objet sans que cela empêche le Nom de référer à son objet). Imaginons que l'on rencontre pour la première fois une personne qui se présente à nous comme s'appelant "Sarah". Un dossier mental *Sarah* est alors créé et des informations obtenues par le biais de la perception d'une part et de ses propos, de ce qu'elle nous raconte sur elle, de l'autre y affluent et y sont stockées. Si un autre jour quelqu'un nous parle de cette Sarah, notre dossier mental *Sarah* est réactivé. Il sert alors de mode de présentation des occurrences de « Sarah » dans le discours de notre interlocuteur. Parallèlement, les nouvelles informations que l'on apprend sur Sarah y sont ajoutées. La majorité des informations du dossier *Sarah* pourraient se révéler fausses, Sarah n'en reste pas moins le référent de ce dossier, car c'est bien elle qui se trouve à l'extrémité des relations ou chaînes de relations par lesquelles les informations ont été acquises.

Plan du travail

Cet aperçu de l'histoire des théories du Nom en philosophie du langage est évidemment très sélectif. J'ai mentionné uniquement les théories qui permettront de mettre en lumière, par comparaison et opposition, la conception du Nom qui sous-tend la *Recherche*. Celle des dossiers mentaux aura un statut particulier, puisque je compte montrer dans la première moitié de ce travail que sur plusieurs points, la conception proustienne préfigure cette théorie complexe et relativement récente. Je montrerai aussi qu'elle s'en distingue sur d'autres points essentiels. Une première partie aura donc pour but de présenter la richesse que peut « contenir » le Nom dans la *Recherche*, en quoi elle peut correspondre à celle que l'on trouve dans les dossiers mentaux, mais surtout en quoi elle la surpasse largement. Avec l'aide notamment des

¹⁴ Voir *Mental Files*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

articles de Roland Barthes et Gérard Genette¹⁵, nous verrons que le sens des Noms présentés dans le roman, fait d'informations complexes (s'apparentant sur ce point au dossier mental), est en réalité d'une nature différente, puisque celles-ci se retrouvent enrichies par l'imagination et le désir qui s'y mêlent, au sein même de la sonorité du Nom (le signifiant). La deuxième partie questionnera cette subjectivité qui se mêle au sens du Nom. Je retracerai d'abord dans les grandes lignes les critiques qui ont été faites contre les positions subjectivistes de la signification en philosophie du langage, en revenant sur les positions et les arguments de Frege, Mill et Kripke¹⁶. Je montrerai ensuite comment la théorie des dossiers mentaux réintègre une part de subjectivité dans la signification tout en gardant la part d'objectivité nécessaire pour éviter les critiques contre le subjectivisme. Cet aspect me permettra de montrer d'autres similarités avec la conception proustienne, à savoir l'évolution du sens en fonction des données (souvent décevantes) de l'expérience. Cette partie laissera voir cependant aussi les indices d'une différence fondamentale qui se révélera la clé pour comprendre la vision proustienne du Nom : je montrerai dans une troisième partie que la réalité présentée dans la *Recherche* n'est pas objective, mais subjective dans un sens phénoménologique. Je m'appuierai passablement sur les travaux d'Anne Simon sur le sujet¹⁷. Cela me permettra, dans une quatrième partie, de présenter les aspects encore manquants et essentiels de la conception proustienne du Nom : la nouvelle façon de considérer le *réfèrent* (qui n'est plus un simple « objet », mais un objet *tel qu'il nous apparaît*), complétera – notamment par l'inclusion de sa dimension temporelle – notre compréhension de la notion de *profondeur*, qui fait toute la force du pouvoir du Nom. Finalement, une cinquième partie conclusive insistera sur l'importance de ce pouvoir du Nom pour le roman : si la *Recherche* révèle que l'œuvre d'art nous permet d'intellectualiser la réalité du vécu – quand en temps normal nous n'intellectualisons qu'une fausse réalité « objective » – le Nom peut être un moyen similaire (bien que d'une force moindre) pour accéder à cette réalité, et est employé par Proust simultanément comme objet d'étude et comme outil littéraire permettant au narrateur – et au lecteur – d'accéder aux réalités que mettent au jour le roman.

¹⁵ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., et GENETTE, Gérard, « L'âge des noms », dans *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil, 1976, p. 315-328.

¹⁶ FREGE, Gottlob, « Sens et dénotation » [1892], dans *Écrits logiques et philosophiques*, trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971 ; MILL, John Stuart, « Des noms et des propositions », dans *Système de logique déductive et inductive* [1843], *op. cit.*, p. 16-175 ; KRIPKE, Saul, *La Logique des noms propres (Naming and Necessity)* [1980], *op. cit.*

¹⁷ SIMON, Anne, *Proust ou le réel retrouvé. Le sensible et son expression dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Champion, 2011.

Corpus

J'utiliserai dans ce travail principalement les parties de la *Recherche* où la question de la signification des Noms est particulièrement présente, à savoir « Noms de pays : le nom », « Noms de pays : le pays » et les deux parties du *Côté de Guermantes*.

Les chiffres I, II, III et IV renverront aux quatre volumes de l'édition de *À la recherche du temps perdu* de Jean-Yves Tadié dans la bibliothèque de la Pléiade.

Première partie : La richesse du sens proustien

1.1 L'épaisseur sémantique

Roland Barthes, dans son article « Proust et les noms », a été l'un des premiers à souligner la profonde richesse du Nom proustien. La visée de l'article est de défendre une approche critique structuraliste (il faut *déchiffrer* le nom littéraire, « non comme le dictionnaire l'explicite, mais comme l'écrivain le construit¹⁸ ») par l'analyse du fonctionnement sémantique des noms propres dans la *Recherche*. Mais cette analyse est en réalité une analyse de second degré : il s'agit de l'analyse des propres analyses du narrateur sur les Noms, de les expliciter, car elles sont toujours de nature très métaphorique. Barthes, dans sa démonstration, s'attelle donc à présenter « la théorie proustienne du Nom¹⁹ » (et non la théorie du Nom proustien !). Il semble ainsi lui-même reconnaître dans la *Recherche* une véritable théorie du Nom, généralisable²⁰, situable dans le panorama des conceptions du Nom en philosophie du langage en ce qu'elle s'oppose précisément aux conceptions dominantes de l'époque, principalement en considérant que « le Nom propre est [...] un signe, et non [...] un simple indice qui désignerait, sans signifier, comme le veut la conception courante de Peirce à Russell²¹ ». Dans « Proust et les noms », Barthes se trouve ainsi déjà fort engagé sur le chemin que nous comptons suivre dans ce travail, il incarne en ce sens le parfait géant sur l'épaule duquel se hisser afin d'atteindre nos buts.

Pour Proust, c'est évident, le Nom est un signe²². Mais ce n'est pas un signe comme les autres éléments signifiants du langage : « c'est un signe volumineux, un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens²³ ». Cette « épaisseur sémantique²⁴ » du nom propre est à maintes reprises présentée et analysée par le narrateur de la *Recherche*. Elle est faite de plusieurs « images », que Barthes appelle *sèmes*. Par exemple, le Nom *Parme* « est composé de deux sèmes : la douceur stendhalienne et le reflet des violettes²⁵ ». Ces sèmes ont respectivement une origine culturelle (*La Chartreuse de Parme* de Stendhal) et traditionnelle

¹⁸ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 134.

¹⁹ *Ibid.*, p. 128.

²⁰ En tout cas à « l'art général du romancier » (p. 128).

²¹ *Ibid.*, p. 125. Il fait référence aux théories qu'on peut trouver dans les ouvrages suivants : PEIRCE, Charles Sanders, *Écrits sur le signe*, trad. Gérard Deledalle, Paris, Seuil, 1978 ; RUSSELL, Bertrand, *Écrits de logique philosophique*, trad. Jean-Michel Roy, Paris, PUF, 1989.

²² Deleuze a le premier souligné cet important aspect du Nom proustien dans DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes* [1964], Paris, PUF, 2010.

²³ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 125.

²⁴ *Ibid.*, p. 126.

²⁵ *Ibid.*, p. 127. La page du passage auquel il se réfère est I, 381.

(Parme est connue pour ses violettes). Il arrive aussi souvent que les sèmes viennent de ce qu'on nous a dit sur quelqu'un ou quelque chose, comme pour *Balbec*. C'est de ce qu'a dit un jour Legrandin (une connaissance de la famille) sur Balbec que le narrateur retient ce lieu pour la première fois. Balbec est alors un village de « sauvages pêcheurs » vivant sur cette fin de terre, le long de ces côtes tempêteuses et « funèbres, fameuses par tant de naufrages qu'enveloppent six mois de l'année le linceul des brumes et l'écume des vagues » (I, 377). Cette image, qui remplissait jusque-là tout le sens de *Balbec* pour le héros, se verra modifiée par d'autres propos, ceux de Swann, qui lui vante la singularité de l'église de Balbec, gothique mais à moitié romane, ayant presque quelque chose de persan. Le nouveau sens de *Balbec* devient alors plus complexe, car ces deux informations (ces deux sèmes) s'y mêlent, s'enrichissant l'une l'autre : « si le gothique apportait à ces lieux et à ces hommes une détermination qui leur manquait, eux aussi lui en conféraient une en retour » (I, 378). Durant tout le paragraphe, grâce à l'usage de différentes figures de style²⁶, le narrateur décrit avec une grande précision le phénomène sémantique qui a lieu. Le sens qu'avait au départ *Balbec* pour le héros se trouve modifié par des nouvelles informations sur le lieu. Le phénomène peut paraître aussi trivial que banal – et en quelque sorte il l'est (d'ailleurs le sens de *Balbec* et celui de la plupart des autres Noms de la *Recherche* va explicitement changer à maintes reprises à cause de nouvelles informations) – mais le détail de sa description n'en témoigne pas moins d'une intuition très moderne de ce qu'est le contenu (donc le sens) d'un Nom.

Le premier aspect moderne de l'intuition de Proust est bien sûr l'importance du mode de présentation dans le phénomène de signification du Nom, c'est-à-dire, comme Barthes l'avait déjà souligné, l'importance du *signifié* (c'est ainsi que doit être compris *sens* ou *contenu* tels que je les emploie dans ce travail). Ensuite, il est évident que le sens de *Balbec* et des autres Noms n'est pas de nature descriptive. Les sèmes sont des « images » riches et complexes qui ne sont pas que visuelles. Cela peut aller de soi quand les informations sont obtenues directement par la perception, mais même dans le cas de Balbec où les deux premières informations qu'en reçoit le héros sont des paroles – donc des descriptions – elles se transforment bien, aidées de l'imagination du héros, en des « images » non seulement d'une autre nature mais aussi, parce qu'elles se mêlent et interagissent, au contenu beaucoup plus riche que les descriptions d'origine. On se trouve donc très loin du sens descriptif fréguen. Troisièmement, Proust présente le contenu d'un Nom comme étant non figé. Chaque nouvelle confrontation, directe ou indirecte, du sujet avec l'objet amène des informations susceptibles

²⁶ Nous reviendrons plus tard sur le rôle des figures littéraires dans la description de phénomènes sémantiques.

de modifier son sens. Avec le temps celui-ci s'épaissit, s'enrichit (mais peut aussi s'appauvrir, comme on le verra dans la prochaine partie).

Pour nommer cette propension du contenu du Nom à s'épaissir de nouveaux sèmes, Barthes parle d'« épaisseur sémantique » et de « feuilleté²⁷ ». On peut remarquer la proximité de ces appellations métaphoriques avec celle, tout aussi métaphorique bien que moins poétique, de *dossier*, employée par certains philosophes du langage actuels pour conceptualiser le contenu sémantique. Concevoir le sens comme un *dossier* mental permet de visualiser et d'expliquer certains phénomènes sémantiques : « On peut se représenter un concept non-descriptif comme un “dossier” mental. Lorsque j'acquies des informations sur un objet particulier, j'ouvre un dossier le concernant ; si par la suite j'acquies d'autres informations concernant l'objet en question, je les joins au dossier.²⁸ » Pour François Recanati et les autres adeptes de cette théorie, on peut comprendre le contenu sémantique de certaines entités linguistiques, comme les noms communs et les noms propres, mais aussi celui d'entités non-linguistiques, comme des entités singularisées par notre seule perception, en termes de dossier mental. Les noms propres sont catégorisés comme un certain type de dossier mental : ce sont des « entrées encyclopédiques ». Les « entrées encyclopédiques » sont des dossiers stables car elles ne dépendent pas d'une relation particulière avec l'objet, mais d'une relation multiple (contrairement, par exemple, aux entités singularisées par notre seule perception, dont le dossier ne survit pas à la relation de perception dont il dépend). Le dossier mental d'un Nom peut acquies et stocker des informations issues de relations à l'objet très variées (littérature, paroles d'interlocuteurs, perception...) et séparées dans le temps²⁹. Ainsi, le *dossier* est un outil conceptuel métaphorique efficace en ce qu'il rend facilement compte de la capacité d'un concept non-descriptif comme un Nom d'emmagasiner au même endroit plusieurs « documents » correspondant à des informations sur l'objet. Il suffit de « l'ouvrir » pour accéder aux informations, ajouter de nouveaux « documents » ou en retirer certains qui se sont révélés incorrects. On retrouve dans la *Recherche*, si ce n'est des métaphores représentant en tant que tel le Nom comme s'apparentant à un dossier, de nombreuses formulations métaphoriques indiquant en lui une certaine accumulation, plusieurs couches, une masse formée par ce qui est contenu, enfermé en lui. Ce sont le train « surchargé de noms » (I, 379), les noms *absorbant* des images (I, 380), les noms où est *accumulé* du rêve, les « repeints

²⁷ Ibid., p. 126.

²⁸ RECANATI, François, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, op. cit., p. 207.

²⁹ Pour l'entrée encyclopédique comme catégorisation du mode de présentation du nom propre, voir Id., *Direct Reference*, Oxford, Blackwell, 1993, p. 181-7.

successifs » (II, 311) et les *teintes juxtaposées* du Nom de Guermantes, qui est aussi un *ballon gonflé de gaz* (II, 312), qui poussent Barthes à parler d'*épaisseur sémantique* ou de *feuilleté* du Nom. On peut donc reconnaître des similarités entre le fonctionnement sémantique du Nom dans la *Recherche* et la théorie des dossiers mentaux, similarités qui témoignent de la modernité des intuitions proustiennes. Nous verrons plus tard qu'on peut faire entre les deux conceptions des rapprochements encore plus importants. Mais avant cela il faut prendre le temps de souligner les différences profondes qui existent entre les deux.

1.2 Le rôle du signifiant

Dans les exemples qu'on a vus – *Parme* et *Balbec* – le sens est composé de sèmes issus d'informations acquises par le narrateur sur ces lieux. Ces informations sont reliées (bien que très indirectement – cela participe à leur « fausseté », nous y reviendrons) aux lieux mêmes, via une croyance traditionnelle, une œuvre d'art ou des tiers. Ces liaisons, du point de vue de la théorie des dossiers mentaux, sont essentielles, car ce sont elles qui garantissent la relation de référence. Il y a pourtant souvent, dans le sens des Noms de la *Recherche*, des « informations » dont le lien au référent est discutable. Ce sont précisément ces « informations » (qui n'en sont pas vraiment) qui intéressent Barthes dans « Proust et les noms ». Il s'agit de celles apportées par le signifiant.

La question de la motivation des signes linguistiques est un très vieux débat. On peut le faire remonter au moins jusqu'au *Cratyle* de Platon³⁰. Dans ce dialogue, Socrate se pose en médiateur entre Hermogène, qui défend que les noms sont établis par convention, et Cratyle, qui soutient que les noms ont une certaine justesse naturelle par rapport à ce qu'ils désignent. Cette justesse aurait comme fondement l'imitation : les sons qui composent un nom doivent imiter ce qu'il nomme. D'un point de vue cratyléen, on trouverait alors dans les sons mêmes d'un Nom des informations sur l'objet. Dans « Proust et les noms », Barthes démontre avec habileté la « conscience cratyléenne des signes³¹ » de Proust dans la *Recherche* (conscience qu'il propose d'attribuer à tout écrivain). Ainsi les Noms des villes sur l'affichage de l'itinéraire du « train d'une heure vingt-deux », par leur seule composition phonique et graphique (et de ce qui est vaguement connu de la Normandie et de la Bretagne), donnent au narrateur de quoi former leur contenu :

³⁰ PLATON, *Cratyle*, éd. Catherine Dalimier, Paris, Flammarion, 1998.

³¹ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 134.

[...] Bayeux si haute dans sa noble dentelle rougeâtre et dont le faite était illuminé par le vieil or de sa dernière syllabe ; Vitré dont l'accent aigu losangeait de bois noir le vitrage ancien ; le doux Lamballe qui, dans son blanc, va du jaune coquille d'œuf au gris perle ; Coutances, cathédrale normande, que sa diphtongue finale, grasse et jaunissante couronne par une tour de beurre ; Lannion avec le bruit, dans son silence villageois, du coche suivi de la mouche ; Questambert, Pontorson, risibles et naïfs, plumes blanches et becs jaunes éparpillés sur la route de ces lieux fluviaux et poétiques ; Benodet, nom à peine amarré que semble vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues, Pont-Aven, envolée blanche et rose de l'aile d'une coiffe légère qui se reflète en tremblant dans une eau verdie de canal ; Quimperlé, lui, mieux attaché et depuis le Moyen Âge, entre les ruisseaux dont il gazouille et s'emperle en une grisaille pareille à celle que dessinent, à travers les toiles d'araignées d'une verrière, les rayons de soleil changés en pointes émoussées d'argent bruni [...] (I, 381-382)

Lecteur, on est pris soi-même à adhérer pleinement à la vision cratyléenne présentée dans ce passage. En effet, « les motivations avancées par Proust, tout en étant très développées, apparaissent “justes”³² ». Pour Barthes on peut l'expliquer par le fait qu'elles reposent sur « des métaphores si traditionnelles [...] qu'elles ne sont plus senties comme telles³³ ». Ce sont notamment des métaphores qui attribuent une certaine couleur aux sons : « *ieu* est vieil or, *é* est noir, *an* est jaunissant³⁴, blond et³⁵ doré (dans *Coutances* et *Guermantes*)³⁶ ». Le lecteur (et le héros) est en quelque sorte *trompé* par l'ancrage de ces métaphores, qui en réalité ne présentent pas des relations *naturelles* entre les sons et les caractéristiques de l'objet. C'est en ce sens que Barthes parle ici de *transgression*. Cependant cette démonstration ne réfute pas pour autant l'existence d'une motivation du Nom : certes elle ne nous permet plus de voir dans la sonorité de ces Noms une imitation *naturelle*, mais elle ne nous empêche pas d'y voir tout de même une imitation *conventionnelle* (selon des métaphores établies).

Gérard Genette va prolonger les analyses de Barthes en insistant sur le caractère illusoire de cette imitation. Dans son article « L'Âge des noms », qui reprend à quelques détails près un article antérieur³⁷, il montre qu'un rapport de motivation unilatéral entre le signifiant et le signifié est une illusion. Il existe selon Genette « une action réciproque entre cette forme et quelque notion [sur l'objet]³⁸ », de sorte que si des éléments du signifiant influencent bien le signifié, des éléments du signifié indépendants de la composition graphique et phonique du

³² *Ibid.*, p. 130.

³³ *Ibid.*, p. 129.

³⁴ Gérard Genette (dans « L'âge des noms », p. 320) remarque que cette association a probablement avant tout une origine lexicale : le son *an* est commun à *Guermantes*, *jaunissant*, *orange*, et *amarante* (autre couleur qu'a pu aussi avoir le *an* de *Guermantes* (II, p. 209)).

³⁵ Écrit « est » dans le texte, il s'agit probablement d'une faute de frappe.

³⁶ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 130.

³⁷ GENETTE, Gérard, « Proust et le langage indirect », dans *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p. 223-294.

³⁸ Id., « L'âge des noms », dans *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil, 1976, p. 318.

Nom viennent inversement impacter la perception que l'on a de cette composition. C'est ainsi que *Parme*, par exemple, apparaît à l'esprit, mais aussi à l'oreille du héros, « compact, lisse, mauve et doux » (I, 381), bien que « la notation de couleur [ait] plus à faire avec les violettes de la ville qu'avec la sonorité du nom³⁹ », et tous les Noms de villes du passage cité précédemment sont pareillement le lieu de cette « contagion réciproque du nom par l'idée et de l'idée par le nom⁴⁰ ». De plus, en rappelant l'inscription de ces analyses sémantiques dans un long apprentissage du héros, Genette met en perspective certains Noms dont le signifiant semblait avoir été fait pour ce qu'il désigne avec les passages où, plus tard, on apprend par des révélations étymologiques qu'ils ont en fait été formés tels qu'ils sont pour des raisons toutes différentes : « Fervaches [...], c'est Eaux-chaudes (*fervidae aquae*) ; Pont-à-Coulevre n'abrite aucun serpent, c'est Pont-à-Péage (*Pont à qui l'ouvre*) ; [...] Balbec lui-même n'a rien de gothique, ni de tempétueux, ni surtout de persan : déformation de Dalbec, de *dal*, "vallée" et *bec*, ruisseau⁴¹ ». Ce que Genette appelle l'*illusion sémantique* – la croyance qu'il y aurait une relation *naturelle* d'imitation entre le signifiant et le signifié, alors qu'elle est une illusion établie « après coup » (après l'attribution *conventionnelle* du Nom) – permet ainsi difficilement de voir dans le signifiant une quelconque source d'information reliée au référent.

Les seules informations pertinentes seraient ce que Barthes appelle les motivations *culturelles* du Nom. On peut déduire de la sonorité (et du graphisme) d'un Nom certaines informations relatives au contexte culturel de l'objet qui le porte. *Laumes*, *Argencourt*, *Doncières* expriment, indépendamment de tout autre information que l'on pourrait avoir (et pour peu qu'on ait une connaissance minimale de la langue et de la culture française) la *France*, tout comme le prince de *Faffenheim-Munsterburg-Weinigen* exprime avant tout l'*Allemagne*. Barthes relève par exemple dans la *Recherche* des particularités graphiques dans la plupart des Noms de personnes qui indiquent l'appartenance à l'aristocratie ou à la roture. De leurs longues syllabes « à finale muette », on décèle l'aristocratie des *Guermantes*, *Laumes*, *Agrigente* ; de leurs brèves syllabes abruptes, on reconnaît la roture des *Verdurin*, *Morel*, *Jupien*, *Legrandin*, *Sazerat*, *Cottard*, *Brichot*...⁴²

Mais ces informations légitimes apportées purement par le signifiant restent vagues, générales, partagées par plusieurs. Celles que le héros pense trouver dans les Noms et qui lui permettent de particulariser les représentations qu'il s'en fait ne sont, comme on l'a vu, pas

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 319.

⁴¹ *Ibid.*, p. 326.

⁴² BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 132.

fiables. Pourtant le signifiant semble bien avoir chez Proust un rôle primordial pour la signification du Nom : Barthes et Genette ont montré le lien étroit qui existe entre le signifiant et le signifié (c'est ce lien qui provoque l'illusion de la motivation du signifiant). Il est maintenant évident que cette relation n'est pas informative (ou du moins que ce n'est pas son rôle principal). Est-ce qu'elle serait alors simplement une source d'erreur, amenant des fausses informations qu'il s'agirait de corriger ensuite ? Ou cette relation apporterait quelque chose d'autre, de non-informatif mais de tout aussi important pour la signification ?

1.3 Le lieu

Afin de répondre à ces questions, repençons-nous sur l'extrait vu précédemment : les villes affichées sur l'itinéraire du « train d'une heure vingt-deux ». Les relations entre signifiant et signifié qui y sont présentées reposent notamment, comme Barthes l'a montré, sur des correspondances entre des sons et des couleurs. On peut en relever d'autres. Par exemple, en lien avec sa couleur, il arrive que le son corresponde à une certaine lumière : *Bayeux*, par « le vieil or » de sa dernière syllabe, *illumine* le faîte de sa cathédrale ; la *grisaille* de *Quimperlé* est « pareille à celle que dessinent, à travers les toiles d'araignées d'une verrière, les rayons de soleil changés en pointes émoussées d'argent bruni ». Autre correspondance : celle du son et de la matière – aussi soulignée par Barthes comme type de métaphore traditionnelle sur laquelle repose le cratylisme proustien (il donne en exemple la métaphore des sons *rugueux* qui permet à *Balbec* de signifier aussi par sa sonorité « un complexe de vague aux crêtes hautes, de falaises escarpées et d'architecture hérissée⁴³ »). Dans notre extrait, *Lamballe* est *doux*, la « diphtongue finale » de *Coutances* est non seulement *jaunissante* mais aussi *grasse* comme du beurre, *Benodet* risque à tout moment de se faire emporter par la rivière à cause de sa légèreté/labilité⁴⁴, etc. Le cratylisme proustien opère donc via des correspondances inter-sensorielles : du son à la vue et du son au toucher. Barthes propose dans « Proust et les noms » une certaine légitimité⁴⁵ physique à associer le son à la couleur « en raison de sa nature à la fois vibratoire et modulante⁴⁶ ». Il est évident que la lumière – dont la couleur dépend physiquement – jouit de la même légitimité. Quant à la matière, son lien étroit avec la production sonore (ce sont la dureté des dents, la mollesse des lèvres et la liquidité de la langue entre autres qui nous

⁴³ Ibid., p. 129.

⁴⁴ Correspondance donnée par Genette : « L'âge des noms », art. cit., p. 320.

⁴⁵ Par *légitimité*, j'entends un niveau d'affinité suffisant pour que l'illusion de la relation de motivation entre signifiant et signifié soit crédible, paraisse naturelle.

⁴⁶ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 130.

permettent de produire toute la variété des sons oraux) suffit lui-même à légitimer les correspondances.

Ces correspondances du son avec la couleur, la lumière et la matière dans la relation signifiant/signifié nous permettent de déduire ce qu'on pouvait déjà induire des analyses sémantiques données par Proust : la relation signifiant/signifié a une affinité particulière avec le lieu. En effet, les couleurs, la manière dont la lumière éclaire et les matières sont plus propices à donner forme à un lieu qu'à une entité plus abstraite comme une œuvre ou même une personne. Pour confirmer cela de manière inductive, on a bien vu la quantité, la richesse et la « justesse » des analyses cratyléennes des Noms de lieu, principalement dans « Noms de pays : le nom ». De plus, il semblerait que cette affinité de la relation signifié/signifiant avec le lieu vienne aussi impacter le signifié des autres Noms, en particulier des Noms de personnes. Il suffit de voir comment le sens de Mme de Guermantes pour le héros inclut presque systématiquement un lieu. Il comporte toujours la demeure que le héros l'imagine habiter. C'est, selon le stade d'évolution du signifié, « un donjon sans épaisseur qui n'était qu'une bande de lumière orangée », les « célèbres tapisseries » que le héros voit, « médiévales et bleues, un peu grosses, se détacher comme un nuage sur le nom amarante et légendaire, au pied de l'antique forêt où chassa si souvent Childebert », « son hôtel de Paris, l'hôtel de Guermantes, limpide comme son nom » ou encore « une sorte de château entouré, au milieu de Paris même, de ses terres possédées héréditairement, en vertu d'un droit antique bizarrement survivant, et sur lesquelles elle exerçait encore des privilèges féodaux » (II, 313-315)⁴⁷. On retrouve pareillement une apparition du lieu dans le contenu de plusieurs autres Noms de personnes, comme dans celui du prince de Faffenheim :

Le nom du prince gardait, dans la franchise avec laquelle ses premières syllabes étaient – comme on dit en musique – attaquées, et dans la bégayante répétition qui les scandait, l'élan, la naïveté maniérée, les lourdes “délicatesses” germaniques projetées comme des branchages verdâtres sur le “Heim” d'email bleu sombre qui déployait la mysticité d'un vitrail rhénan derrière les dorures pâles et finement ciselées du XVIIIe siècle allemand. (II, 553)

Ce glissement sémantique de la personne au lieu est d'autant plus favorisé que celle-ci porte un Nom de famille noble :

C'est encore aujourd'hui un des grands charmes des familles nobles qu'elles semblent situées dans un coin de terre particulier, que leur nom qui est toujours un nom de lieu, ou que le nom de leur château (et c'est encore quelquefois le même) donne tout de suite à l'imagination l'impression de la résidence et le

⁴⁷ On peut remarquer qu'en même temps que le signifié change, la relation signifiant/signifié change aussi : le Nom qui avait quelque chose d'*orangé* devient *amarante* puis *limpide*.

désir du voyage. Chaque nom noble contient dans l'espace coloré de ses syllabes un château où après un chemin difficile l'arrivée est douce par une gaie soirée d'hiver [...].⁴⁸

Dans cet extrait du *Contre Sainte-Beuve*, on peut remarquer une fois de plus le lien d'affinité signifiant-lieu (ici un château coloré) par l'intermédiaire de correspondances syllabe-couleur.

Même s'il favorise le glissement, la noblesse du Nom n'en est pas un élément nécessaire. Proust présente en effet des liens généraux et profonds entre la personne et le lieu, le lieu et la personne. Georges Poulet a été un des premiers à le souligner dans *L'espace proustien*. Il donne en exemple un passage de *Du côté de chez Swann* où la femme aimée est imaginée dans un lieu, duquel elle seule pourrait dévoiler les secrets en le faisant visiter au héros (I, 86). On retrouve ce thème à plusieurs reprises : Mlle Swann (dont le héros ne connaît pas encore le prénom : Gilberte) est représentée « devant le porche d'une cathédrale, expliquant [au héros] la signification des statues » (I, 99) ; la grande fille qui sort d'une maison isolée dans une petite vallée « en portant une jarre de lait » est vue par le héros comme « le produit d'un sol dont on goûte en lui le charme particulier » (II, 16) ; le désir pour Mlle de Stermaria se traduit par le désir de parcourir avec elle « cette île empreinte pour [le héros] de tant de charme parce qu'elle avait enfermé [sa] vie habituelle et qu'elle reposait dans la mémoire de ses yeux » (II, 50) ; etc. Poulet remarque que si le lieu a tendance à participer à la représentation de la personne, l'inverse est aussi vrai, comme l'indiquait déjà le *Contre Sainte-Beuve* : « Ainsi au fond d'un paysage palpait le charme d'un être. Ainsi dans un être tout un paysage mettait sa poésie.⁴⁹ » Il convoque un exemple de *Du côté de chez Swann*, où le héros souhaite compléter l'expérience qu'il fait du lieu qu'il traverse par la rencontre d'une femme qui serait « un produit nécessaire et naturel de ce sol » (I, 155).

Ces liens entre représentations de personnes et de lieux deviennent d'autant plus durables et plus forts qu'ils peuvent s'établir dans des Noms. Plus durables car grâce à un Nom on peut réactiver à volonté sa représentation (contrairement à la représentation d'une entité isolée par la seule perception) : « [...] la production de ces rêves d'Atlantique et d'Italie cessa d'être soumise uniquement aux changements des saisons et du temps. Je n'eus besoin pour les faire renaître que de prononcer ces noms : Balbec, Venise, Florence [...] » (I, 380). Plus forts car comme on l'a vu la sonorité d'un Nom de personne a tendance à favoriser la présence d'un lieu dans le signifié. Pour ce qui est des Noms de lieux, il arrive que la sonorité du Nom, laissant transparaître une culture particulière, donne naissance dans le signifié à un personnage

⁴⁸ PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, op. cit., p. 268.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 74-75.

représentatif de cette culture, comme pour *Balbec*, dans lequel le héros voyait « une manière désuète de prononcer qui en avait formé les syllabes hétéroclites et qu[’il] ne doutai[t] pas de retrouver jusque chez l’aubergiste qui [lui] servirait du café au lait à [s]on arrivée, [l]e menant voir la mer déchaînée devant l’église et auquel [il] prêtai[t] l’aspect disputeur, solennel et médiéval d’un personnage de fabliau » (I, 381). Plus forts surtout car le Nom a un pouvoir bien spécial, qui est au centre des analyses onomastiques de la *Recherche*, celui d’*individualiser* : « Combien ils [ces lieux] prirent quelque chose de plus individuel encore, d’être désignés par des noms, des noms qui n’étaient que pour eux, *des noms comme en ont les personnes* » (I, 380, je souligne). Plus loin, le narrateur continue : « Mais les noms présentent des personnes – et des villes qu’ils nous habituent à croire individuelles, uniques comme des personnes – une image confuse qui tire d’eux, de leur sonorité éclatante ou sombre, la couleur dont elle est peinte uniformément [...] » (I, 380). Le Nom individualise le lieu, le rapprochant ontologiquement de ce qu’est une personne. Ce qu’il faut comprendre et qui a été explicité par Genette, c’est que cette individualisation n’est pas provoquée par le seul signifiant, elle prend forme *dans* le Nom en tant qu’il incarne cette relation d’interdépendance entre le signifiant et le signifié : « ce n’est pas la suite de sons ou de lettres Parme qui crée le mythe poétique d’une ville compacte, mauve et douce, c’est la “solidarité” établie peu à peu entre un signifiant compact et un signifié mauve et doux. [...] L’indissolubilité apparente du son et du sens, la motivation du signe favorisent la croyance [...] imaginaire en l’individualité du pays qu’il désigne⁵⁰. »

Les lieux donc, grâce à leurs Noms, partagent avec les personnes cette caractéristique spéciale : l’individualité. Cependant, une lecture attentive de la *Recherche* révèle un fait étonnant : les lieux sont en réalité présentés comme étant « plus individuels » que les personnes. Genette le fait remarquer en rappelant l’« insaisissable multiplicité⁵¹ » d’un Saint-Loup, d’un Charlus, d’une Odette ou d’une Albertine par exemple. En effet, tout au long du roman, le héros peine à définir des personnes une image – morale mais aussi physique – fixe. La tâche est rendue d’autant plus difficile que certaines d’entre elles changent de Nom (comme Odette plusieurs fois), ou en ont plusieurs (comme Saint-Loup ou Charlus). De leur côté, les lieux gardent leurs Noms et, même si leurs signifiés peuvent changer, ils sont eux-mêmes d’une nature moins volatile. « Il y a quelque chose d’individuel dans les lieux » (I, 182), dit le narrateur à la fin de « Combray ». Par un étonnant renversement, il apparaît donc que dans la

⁵⁰ GENETTE, Gérard, « L’âge des noms », art. cit., p. 323.

⁵¹ *Ibid.*, p. 316.

relation personne/lieu qu'on retrouve dans les représentations mentales du héros, c'est plutôt la personne qui gagne l'individualité du lieu que le lieu qui gagne l'individualité de la personne. Ainsi, on peut dire que l'individualité (perçue ou imaginée) d'une personne passe généralement par le lieu, et que l'individualité (imaginée, le plus souvent) d'un lieu passe par le Nom. L'individualité de Mme de Guermantes passe par le donjon orangé que contient son Nom, tout comme celle du prince de Faffenheim passe par une demeure du XVIIIe siècle allemand au milieu de terres mystérieuses ; l'individualité de Parme passe par son Nom et « tout ce que [le héros] lui avai[t] fait absorber de douceur stendhalienne et du reflet des violettes » (I, 381), celle de Balbec par la mer tempêteuse et le gothique normand maintenant intriqués dans ses syllabes.

Le lieu semble donc avoir une importance particulière dans l'individualité du signifié d'un nom propre. Cette individualité, souvent perçue par le héros alors qu'il connaît encore très peu l'objet, prend forme dans la relation signifiant/signifié qui n'a pas de réelle valeur informative. Cette individualité se retrouvera d'ailleurs systématiquement mise à mal par les expériences ultérieures du héros (comme on le verra dans la deuxième partie). Afin de répondre aux questions qui clôturent la sous-partie précédente, qu'on peut maintenant formuler différemment – est-ce que dans le signifié d'un Nom, l'individualité est une fausse information créée dans la relation signifiant/signifié dont on doit se débarrasser, ou est-elle un élément non-informatif dont la présence dans le phénomène de signification ne peut être ignorée ? – il faut maintenant préciser en quoi consiste cette individualité.

1.4 Le désir

L'individualité incarnée par le lieu n'est pas la simple information qu'il n'existe pas d'autre lieu identique. Le lieu individualisé par son Nom est *unique* dans un sens fort : « Je ne me représentais pas alors les villes, les paysages, les monuments, comme des tableaux plus ou moins agréables, découpés çà et là dans une même matière, mais chacun d'eux comme un inconnu, essentiellement différent des autres, dont mon âme avait soif et qu'elle aurait profit à connaître » (I, 380). La *représentation* – donc le signifié – du lieu semble alors être fait de ce qui serait exactement à l'opposé de l'information : de l'inconnu. Mais cet inconnu du signifié, paradoxalement, *prend forme* en lui. Le héros perçoit cet inconnu dans le Nom, car il contient une projection de cette *essence différente* de tout ce qu'il connaît. L'individualité d'un Nom de lieu, c'est cette essence différente, c'est cet inconnu. On comprend alors que le signifié de *Parme, Balbec, Bayeux, Vitré*, etc. est bien plus qu'une simple image, ou un composé d'images,

c'est une « ambiance » (I, 383). On comprend que la représentation de Parme du héros n'est pas une ville où tout est « compact, lisse, mauve et doux » comme on pourrait se l'imaginer, mais justement comme on ne pourrait pas proprement se l'imaginer, puisque ces caractéristiques traduisent l'essence de la ville *telle qu'elle est différente de tout ce que l'on connaît* :

Sans doute si alors j'avais fait moi-même plus attention à ce qu'il y avait dans ma pensée quand je prononçais les mots « aller à Florence, à Parme, à Pise, à Venise », je me serais rendu compte que ce que je voyais n'était nullement une ville, mais quelque chose d'aussi différent de tout ce que je connaissais, d'aussi délicieux, que pourrait être pour une humanité dont la vie se serait toujours écoulée dans des fins d'après-midi d'hiver, cette merveille inconnue : une matinée de printemps. (I, 383)

L'ambiance si particulière, si différente contenue dans ces Noms de lieux, va toujours de pair avec un certain désir : celui d'y accéder, d'y *plonger* (I, 383) dans la réalité extérieure. De manière surprenante, ce désir *provoqué* par le signifié finit par se retrouver *en lui* : « [...] Balbec, Venise, Florence, dans l'intérieur desquels avait fini par s'accumuler le désir que m'avaient inspiré les lieux qu'ils désignaient » (I, 380). Plus loin, le narrateur ajoute : « sans doute, parce que j'y avais accumulé du rêve, ils aimantait maintenant mes désirs » (I, 382). Le Nom d'un lieu active au niveau mental simultanément sa profonde individualité et le désir d'y accéder, d'en jouir. Les deux sont même intimement liés : s'il est vrai qu'il n'y aurait pas de désir sans l'inconnu mystérieux incarné par le Nom, cet inconnu aurait une saveur bien différente (et peut-être ne prendrait tout simplement pas forme) sans le désir qui le sous-tend. Dans les cas analysés par le narrateur, le désir du lieu fait donc partie intégrante du contenu de son Nom.

Quant aux Noms de personnes, on retrouve aussi bien souvent du désir dans leur contenu. En promenade aux Champs-Élysées, la seule écoute du prénom de *Gilberte* prononcée par une de ses amies pour lui dire adieu suffit à éveiller chez le jeune héros le désir intense de connaître cette fillette, de devenir intime avec elle. C'est ici, comme pour les lieux, l'individualité, l'inconnu contenu dans le Nom qui suscite ce désir. Comme le dit justement Salah Khan, « il [le héros] y voit [...] condensée la référence à la vie de Gilberte qui lui demeure secrète : un espace-temps autre que l'ici-maintenant⁵² ». On retrouve donc bien cette différence attirante qu'il y avait dans les lieux. Elle se trouve ici en quelque sorte aussi dans un lieu, mais dans un lieu mobile où se déroule la vie de Gilberte, donc dans un *espace-temps*. Le Nom de Gilberte, ayant *passé* près du héros, « laiss[ait] déjà flotter dans l'air l'émanation délicieuse qu'il avait fait se dégager, en les touchant avec précision, de quelques points invisibles de la

⁵² KHAN, Salah, « L'onomastique ouverte de Proust dans "Noms de pays : le nom" », 2005, p. 68.

vie de Mlle Swann, du soir qui allait venir, tel qu'il serait après dîner, chez elle » (I, 387)⁵³. Les vibrations sonores du Nom prononcé par l'amie – qui elles sont véritablement *passées* près du héros – sont matérialisées par la métaphore, qui en fait un projectile rempli de cette vie mystérieuse, dont un petit peu de l'inconnu (cette « émanation délicieuse ») s'est échappé (mais reste de l'inconnu). Cette vie mystérieuse de Gilberte, ce sont ses habitudes, d'où l'importance et la présence du lieu qu'elle habite (« chez elle ») dans le contenu de son nom. Cependant, selon cette description d'une grande précision, il y a une distinction nette entre le contenu *objectif*⁵⁴ du nom Gilberte – « quelques points invisibles [pour le héros mais dont l'amie a l'heureuse connaissance] de la vie de Mlle Swann » – et un contenu subjectif – « l'émanation délicieuse » qui est le vague inconnu que laisse le seul Nom comme représentation au héros. Le désir (qui rend l'émanation *délicieuse*) que fait naître l'inconnu du Nom prendrait place alors uniquement dans le sens subjectif.

Nous aurons l'occasion de nous intéresser plus avant à cette distinction. Partons d'elle pour l'instant pour nous interroger sur la place du désir dans le contenu du Nom. Il semblerait que le caractère subjectif du désir pourrait poser problème pour la signification. En effet, si le désir de l'objet d'un Nom devient trop intense, il peut finir par prendre la place de la référence. C'est ce qui arrive aux occurrences de *Gilberte* écrites par le héros dans ses cahiers :

Certes, à toutes les pages de mes cahiers, j'écrivais indéfiniment son nom et son adresse, mais à la vue de ces vagues lignes que je traçais sans qu'elle pensât pour cela à moi [...], je me sentais découragé parce qu'elles ne me parlaient pas de Gilberte qui ne les verrait même pas, mais de mon propre désir qu'elles semblaient me montrer comme quelque chose de purement personnel, d'irréel, de fastidieux et d'impuissant. (I, 393)

Comme le remarque justement Khan, « [i]ci, dans le nom de “Gilberte”, la référence au désir qu'éprouve Marcel *supplante* la référence à Gilberte⁵⁵ ». Philosophiquement, le cas présenté est très intéressant. Est-ce que le nom *Gilberte* ne réfère pas à Mlle Swann mais au désir du héros de la même manière que le nom *Gilberte* ne réfère pas à Mlle Swann mais à Mme de Courgenay lorsqu'on veut parler de Gilberte de Courgenay⁵⁶ ? Selon une théorie de la référence externaliste à la Kripke, *Gilberte* réfère à Mlle Swann si l'occurrence est reliée à elle par une chaîne de communication. Ce n'est pas le cas lorsqu'on parle de Gilberte de Courgenay (car

⁵³ Une scène similaire a eu lieu à Combray lorsque le héros était encore plus jeune : « Ainsi passa près de moi ce nom de Gilberte [...] avec l'inconnu de sa vie où je n'entrerais pas » (I, 140).

⁵⁴ Il s'agit là non du contenu subjectif qu'a le Nom *Gilberte* pour son amie, mais bien d'un contenu objectif, car, selon la vision actuelle du héros, quelqu'un de l'intimité de Gilberte a la chance d'avoir pénétré cet inconnu, de connaître les secrets de sa vie et donc les secrets que renferment objectivement le Nom *Gilberte*.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 69 (l'auteur souligne).

⁵⁶ Figure emblématique de la Suisse alémanique pendant la première guerre mondiale.

c'est à elle, et non à Mlle Swann que l'occurrence *Gilberte* est reliée). Le cas de notre passage est plus subtil. Le contexte est particulier : le héros écrit à répétition le prénom et l'adresse de Gilberte à destination de lui-même, dans le but de réactiver ce qu'ils contiennent du vague et merveilleux inconnu de sa vie. Le problème est que ces occurrences de *Gilberte*, dans ce contexte complètement réflexif (elle « ne les verrait même pas »), perdent tout lien avec la vraie Gilberte. En écrivant pour lui-même *Gilberte* dans ses cahiers, le héros ne réemploie pas le prénom de la fillette des Champs-Élysées, il donne (involontairement) un nom à son désir frustré, qui dès lors devient le seul référent de ces occurrences.

Ce cas extrême de supplantation du référent par le désir du sujet ne doit pas encore nous faire rejeter le désir comme composant viable du contenu du Nom : c'est le contexte réflexif qui en est la cause plus que le désir lui-même (mais on pourrait dire que c'est le désir extrême du héros qui le pousse dans ce contexte, la conclusion à tirer n'est donc pas tout-à-fait claire). Ce qu'on peut relever, c'est que ce genre de cas n'est pas sans rappeler les critiques faites par Mill aux conceptions de la signification de certains philosophes modernes comme Hobbes, qui soutenaient qu'un nom désigne, non pas une entité extérieure, mais la représentation qu'a du nom le locuteur⁵⁷. Ce passage montre bien qu'au contraire le contenu d'un Nom dépend de sa relation à l'objet extérieur, qu'il ne survit pas sans. Un Nom employé dans un contexte qui ne permet aucune relation à l'objet ne peut plus désigner l'objet, et il perd immédiatement son contenu (ici remplacé par le désir, à la fois contenu et référent). À l'inverse, quand le Nom est relié à l'objet réel, comme quand quelques jours plus tard le héros envoie à son amie « un petit télégramme en écrivant sur l'enveloppe ce nom de Gilberte Swann qu'[il] avai[t] tant de fois tracé sur [s]es cahiers » (cette fois ce nom désigne bien la vraie Gilberte, il est « tourné » vers le monde extérieur, et pas vers les propres états mentaux du héros), son contenu reprend toute sa force. Lorsque Gilberte vient lui donner en personne la brochure qu'il lui a demandée, « tirant de son manchon le télégramme qu'[il] lui avai[t] envoyé », l'enrichissement du contenu du Nom inscrit dessus, d'autant plus fort qu'il a littéralement été *adressé* à son objet – il est matériellement arrivé jusqu'à lui, rendant d'une certaine façon tangible le phénomène abstrait qu'est la référence – est tout-à-fait explicite :

Mais dans l'adresse de ce pneumatique – qui, hier encore n'était rien, n'était qu'un petit bleu que j'avais écrit, et qui depuis qu'un télégraphiste l'avait remis au concierge de Gilberte et qu'un domestique l'avait porté jusqu'à sa chambre, était devenu cette chose sans prix, un des petits bleus qu'elle avait reçus ce jour-là – j'eus peine à reconnaître les lignes vaines et solitaires de mon écriture sous les cercles imprimés

⁵⁷ Voir la prochaine sous-partie 2.1 « Les problèmes d'une sémantique cognitive ».

qu'y avait apposés la poste, sous les inscriptions qu'y avait ajoutées au crayon un des facteurs, signes de réalisation effective, cachets du monde extérieur, violettes ceintures symboliques de la vie, qui pour la première fois venaient épouser, maintenir, relever, réjouir mon rêve. (I, 395-396)

De même, tout le charme des Noms de villes sur lesquelles fantasme le héros tient du fait qu'ils désignent des lieux bien réels où on peut aller : « [...] ne pensant pas aux noms comme à un idéal inaccessible mais comme à une ambiance réelle dans laquelle j'irais me plonger » (I, 383). Plus les occurrences de ces Noms ont une liaison directe avec le lieu réel, plus le désir qu'ils provoquent/contiennent est intense. Ainsi, « les guides entretenaient [l'exaltation du héros] encore plus que les livres d'esthétique et, plus que les guides, l'indicateur des chemins de fer. » Le héros continue : « Ce qui m'émouvait c'était de penser que cette Florence que je voyais proche mais inaccessible dans mon imagination, si le trajet qui la séparait de moi, en moi-même, n'était pas viable, je pourrais l'atteindre par un biais, par un détour, en prenant la "voie de terre" » (I, 384). On peut donc voir dans la *distance* qui sépare l'occurrence du Nom de son objet un facteur d'intensification du désir provoqué (jusqu'à un certain point évidemment, car si le sujet a un accès direct à l'objet du Nom, le désir contenu dans le Nom disparaît, comme lorsque le héros s'apprête à rencontrer Albertine : « ce soir-là la croyance, puis l'évanouissement de la croyance, que j'allais connaître Albertine, l'avait, à quelques secondes d'intervalle, rendue presque insignifiante puis infiniment précieuse à mes yeux » (II, 212)). On pouvait aussi remarquer l'intensification du désir avec la proximité lors de l'occurrence de *Gilberte* adressée à elle par son amie juste devant le héros, chez qui le désir provoqué est immense. Il faut cependant souligner une petite différence : si le désir des lieux est grandement positif dans les passages de « Noms de pays : le nom », car leur assouvissement est temporellement proche et/ou géographiquement accessible, celui des femmes est plus mitigé, car il vient souvent avec la douleur de l'inaccessibilité, une inaccessibilité pourtant toute proche (qui fait que le désir est grand).

Revenons maintenant à la distinction que faisait la description métaphorique du fonctionnement sémantique du *Gilberte* lancé devant le héros aux Champs-Élysées : le contenu objectif auquel a accès l'amie de Gilberte (parce qu'elle lui est intime), et le contenu subjectif dont doit se contenter le héros. De ce point de vue, il faudrait alors placer toutes les analyses des significations des Noms faites par le héros dans « Noms de pays : le nom » dans le contenu subjectif. Le contenu objectif est ce à quoi le héros désire accéder en plongeant réellement dans l'ambiance des villes, en pénétrant l'intimité de la vie de Gilberte ou de Mme de Guermantes : « je me disais que si j'avais été reçu chez Mme de Guermantes, si j'étais de ses amis, si je pénétrais dans son existence, je connaîtrais ce que sous son enveloppe orangée et brillante son

nom enfermait réellement, *objectivement*, pour les autres » (II, 330, je souligne). Mais si le contenu des Noms décrit dans la première moitié de la *Recherche*, avec toute la richesse que j'ai essayé d'exposer dans cette partie – l'épaisseur des différents sèmes, les liens intimes qu'ils tissent avec le signifiant, les affinités entre ces liens et le lieu qui donnent au signifié son individualité, cette individualité qui va de pair avec le désir d'accéder à cet inconnu si différent – est un contenu purement subjectif, il s'expose à toutes les critiques qui ont été faites contre les théories subjectivistes du contenu sémantique. Afin de déterminer dans quelle mesure la conception proustienne est vulnérable à ces critiques, la prochaine partie portera sur la question du subjectivisme telle qu'elle a été débattue en philosophie du langage, et telle qu'elle a été traitée dans la *Recherche*.

Deuxième partie : Sens subjectif et sens objectif

2.1 Les problèmes d'une sémantique cognitive

La distinction qu'établit le héros entre sa représentation (incomplète et vague autant que merveilleuse et désirable, car représentant principalement de l'*inconnu*) des Noms et le contenu objectif de ceux-ci (possédé par les heureux qui ont une connaissance intime de l'objet et dont le héros veut faire partie) est sur certains points analogue à la distinction que fait Frege entre *sens* et *représentation*. Dans son célèbre article de 1892 « Sens et dénotation », où il présente son concept de *sens* comme mode de présentation de la référence (la traduction a préféré utiliser le terme de « dénotation » à la place de « référence »), il fait la distinction suivante :

La représentation associée à un signe doit être distinguée de la dénotation et du sens de ce signe. Si un signe dénote un objet perceptible au moyen des sens, ma représentation est un tableau intérieur, formé du souvenir des impressions sensibles et des actions externes ou internes auxquelles je me suis livré. Dans ce tableau, les sentiments pénètrent les représentations [...]. Chez le même individu, la même représentation n'est pas toujours liée au même sens. Car la représentation est subjective ; celle de l'un n'est pas celle de l'autre. Et il est bien naturel que les représentations associées au même sens diffèrent grandement entre elles. Un peintre, un cavalier et un naturaliste lieront sans doute des représentations bien différentes au nom "Bucéphale".⁵⁸

La *représentation* de Frege paraît tout à fait adéquate pour désigner les représentations des personnes et des lieux qui, pour le héros, forme le contenu de leurs noms. On en retrouve plusieurs éléments : le « tableau intérieur » formé par des informations externes (perceptives ou autres) mais aussi par des actions internes (ou entrerait en jeu l'imagination du sujet, avec entre autres les interactions entre signifiant et signifié/représentation), ainsi que l'impact des *sentiments* sur la représentation (on a vu la place du désir dans les représentations du héros).

Pour Frege cependant, la représentation ne doit pas être prise en compte dans une théorie sémantique. Il s'oppose ainsi aux théories sémantiques *psychologistes* (appelées aujourd'hui *cognitives*). Ces théories font dépendre la signification d'un nom de ce que le locuteur pense de ce nom. Thomas Hobbes par exemple soutenait déjà que « les mots formant un discours sont les signes de nos pensées, [et qu']il est manifeste qu'ils ne sont pas les signes des choses elles-mêmes ; car comment comprendre que le son du mot *pierre* est le signe d'une pierre, si ce n'est en ce sens que celui qui entend ce son en infère que celui qui le profère pense

⁵⁸ FREGE, Gottlob, « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 105.

à une pierre⁵⁹ ». Plusieurs penseurs du XIXe siècle ne seront pas d'accord avec cette vision de la sémantique, John Stuart Mill un des premiers : « Les noms, en effet, ne sont pas destinés seulement à faire concevoir aux autres ce que nous concevons, mais aussi à les informer de ce que nous croyons. Or lorsque j'emploie un nom pour exprimer une croyance, c'est de la croyance à la chose, et non de la croyance à mon idée de la chose, que j'entends parler.⁶⁰ » Autrement dit, le problème d'une sémantique cognitive est qu'elle est incomplète. Il ne suffit pas de dire que les signes linguistiques sont les signes de pensées, il faut pouvoir expliquer le contenu de ces pensées, comment il se rattache au monde. Comme le dit Recanati : « une représentation mentale, tout comme une représentation linguistique, possède un sens, un contenu [...]. Associer une représentation (mentale) à une représentation (linguistique) ne fait donc que reculer le problème consistant à dire *ce que c'est que représenter*.⁶¹ »

Une sémantique cognitive rencontre donc des difficultés à remplir proprement le rôle d'une *sémantique*. Les critiques les plus marquantes à son encontre ont été formulées notamment par Frege, puis par Ludwig Wittgenstein. Frege soutient que faire dépendre la signification de la représentation subjective a pour conséquence de faire de la communication linguistique une sorte d'illusion :

Tout se joue dans le subjectif. Et comme les frontières s'estompent entre le subjectif et l'objectif, le subjectif prend l'apparence de l'objectif. On parlera, par exemple, de telle ou telle représentation comme si elle s'offrait au public séparée de son auteur ; et cependant personne n'a les représentations d'un autre, chacun a les siennes, et personne ne sait dans quelle limite sa propre représentation – de rouge par exemple – coïncide avec celle d'autrui.⁶²

La critique de Wittgenstein est liée à celle de Frege : le problème est encore la subjectivité de l'approche cognitive (ou psychologue). Dans son fameux « argument contre le langage privé », Wittgenstein⁶³ démontre qu'un langage où la signification des mots n'est accessible qu'au sujet (car faite de ses propres expériences etc.), exclut la possibilité de mal employer un mot, de se tromper, de lui attribuer un mauvais sens. En tout cas le sujet n'aurait aucun moyen de savoir s'il emploie un mot adéquatement ou non. Une sémantique cognitive n'a de pouvoir explicatif que descriptif, elle échoue à rendre compte d'une *normativité* du langage. Cet argument s'inscrit dans un long débat qui a particulièrement agité les sphères intellectuelles

⁵⁹ HOBBS, Thomas, *Calcul ou logique*, chap. II., dans *Leviathan* [1651], éd. Noel Malcolm, Oxford, Clarendon Press, 2012.

⁶⁰ MILL, John Stuart, « Des noms et des propositions », *op. cit.*, p. 23.

⁶¹ RECANATI, François, *Philosophie du langage*, *op. cit.*, p. 30 (l'auteur souligne).

⁶² FREGE, Gottlob, « Sens et dénotation », *op. cit.*, p. 145-146.

⁶³ WITTGENSTEIN, Ludwig, *Investigations philosophiques* [1953], trad. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, §243 et suivants.

allemandes au XIXe siècle : celui du départage entre les domaines relevant de la philosophie et ceux relevant de la psychologie, ainsi que les éventuels domaines où ils pourraient travailler conjointement⁶⁴. Dans *Wissenschaftslehre* (1835) (*Théorie de la science*)⁶⁵, Bernard Bolzano distinguait déjà la représentation subjective et la représentation objective. Selon lui l'étude de la première revient à la psychologie, et l'étude de la seconde à la logique (qui servira de base à la philosophie du langage analytique). Une fois qu'avec les travaux de Frege le champ d'étude de la philosophie du langage du début du XXe siècle s'est affirmé, la représentation subjective et de manière générale toute considération de caractère psychologique est fermement écartée des théories de la signification⁶⁶.

La norme en philosophie du langage devient dès lors une sémantique *référentielle* : il faut expliquer comment les signes se rattachent aux choses du monde. Frege propose une théorie de la référence *indirecte* : la référence d'un signe est déterminée par un *sens*, qui est la manière dont le référent est présenté. Ce qui assure le lien entre le nom *Aristote* et la personne Aristote, c'est le sens d'*Aristote*. Si le sens d'*Aristote* est « le précepteur d'Alexandre le Grand », alors le référent d'*Aristote* est l'unique personne qui a été le précepteur d'Alexandre le Grand. Évidemment, un même Nom peut avoir plusieurs sens, selon le sujet qui l'emploie⁶⁷, mais le sens, pour être correct, doit toujours pouvoir sélectionner un seul et même référent. Un sujet peut donc attribuer au Nom un sens objectivement correct ou incorrect relativement à un référent. L'emploi d'*Aristote* est correct si son sens est « le précepteur d'Alexandre le Grand », il est faux si son sens est « le maître de Platon ». Le sens *frégéen* est objectif aussi car, ayant la forme d'une description, il peut être partagé par plusieurs (contrairement à la représentation). En plus d'expliquer la manière dont la référence est déterminée, le concept de sens permet par exemple d'expliquer que des énoncés d'identité soient informatifs. Sans le concept de sens, dire que *Émile Ajar* est *Romain Gary*⁶⁸ serait une tautologie, cela reviendrait à dire qu'une chose est identique à elle-même. Or un être rationnel peut ignorer cette identité puis apprendre qu'elle existe. Selon Frege, on explique un tel cas par la différence de sens qu'ont *Émile Ajar* et *Romain Gary*, bien qu'ils aient le même référent. Le sens de *Émile Ajar* serait par exemple « l'auteur de *La Vie devant soi* », alors que celui de *Romain Gary* serait par exemple « l'auteur

⁶⁴ Sur ce sujet, voir ENGEL, Pascal, *Philosophie et Psychologie*, Paris, Gallimard, 1996.

⁶⁵ BOLZANO, Bernard, *Théorie de la science* [1835], éd. Friedrich Kambartel, Paris, Gallimard, 2011.

⁶⁶ Voir MARCONI, Diego, *La philosophie du langage au XXe siècle*, op. cit., p. 20-21.

⁶⁷ Même si pour Frege, dans un langage idéal, chaque Nom possède un seul sens.

⁶⁸ Exemple de François Recanat. « *Émile Ajar* » est un pseudonyme qui a été utilisé par l'écrivain Romain Gary, pendant longtemps dans le plus grand secret.

de *La Promesse de l'aube* ». Au cours du XXe siècle, cette conception va être l'objet de nombreuses critiques.

2.2 De la critique de l'internalisme aux dossiers mentaux

Si le concept de *sens* a beaucoup séduit, il a d'abord semblé problématique qu'il consiste en une simple description. Un locuteur, qui possède normalement un certain nombre d'informations sur Aristote, ne devrait pas avoir à choisir une seule de ces informations comme sens d'*Aristote*. Plusieurs philosophes ont alors proposé que le sens consiste plutôt en une *famille* de descriptions. Certaines pourraient s'avérer fausses, il suffit qu'une quantité minimale d'entre elles soient correctes pour que le sens puisse bien déterminer la référence. Saul Kripke a argumenté contre toutes ces conceptions d'une référence indirecte. Le fond de son argumentation est qu'aucun sens descriptif, même en tant que disjonction inclusive d'un grand nombre de descriptions⁶⁹, ne peut constituer une signification *nécessaire*. Il soutient par exemple que « nous employons le terme "Aristote" de telle façon que, songeant à une situation où Aristote n'a rien fait de ce qu'on lui attribue communément, nous décrivions encore cette situation comme une situation où *Aristote* n'a pas fait ces choses⁷⁰ ». C'est en ce sens que pour Kripke les Noms sont des « désignateurs rigides ». La relation Nom-référent ne dépend pas de faits connaissables sur le référent : ces faits pourraient ou auraient pu être faux, le Nom désignerait toujours le référent.

Comment Kripke explique-t-il alors ce lien « rigide » entre le Nom et le référent ? Pour lui, la référence est établie par la relation communicationnelle entre le Nom employé et le référent. Pour une personne, le schéma suivant est courant : « Un bébé naît ; ses parents lui donnent un nom. Ils parlent de lui à leurs amis. D'autres personnes font sa connaissance. A travers des conversations de toutes sortes, le nom est transmis comme par une chaîne, de maillon en maillon.⁷¹ » Et on peut imaginer pour tout type de Nom une telle « chaîne » qui relie le locuteur au moment où l'objet a été « baptisé ». Cette conception de la référence évite tous les problèmes rencontrés par les partisans d'une référence indirecte à la Frege, car la relation du Nom au référent est indépendante de ce que croit ou connaît le locuteur : « ce qui est pertinent, ce n'est pas la façon dont le locuteur croit qu'il a obtenu la référence : c'est la chaîne de communication effective⁷² .» Ainsi, même si les défenseurs d'un point de vue descriptiviste

⁶⁹ C'est-à-dire qu'il suffit qu'au moins une des descriptions soit vraie pour que la suite de descriptions soit vraie.

⁷⁰ KRIPKE, Saul, *La Logique des noms propres*, op. cit., p. 49.

⁷¹ *Ibid.*, p. 79.

⁷² *Ibid.*, p. 80-81.

essaient d'intégrer cette relation dans le contenu descriptif, il restera toujours le problème qu'un locuteur n'a pas besoin de connaître toute la chaîne de communication qui le relie au référent du Nom pour l'employer et parler de ce qu'il désigne. Cette position, qui fait dépendre la référence de facteurs externes au sujet, est appelée « externaliste ». Elle sera défendue plus avant et adoptée par la majorité des philosophes du langage⁷³, qui délaisseront la position descriptiviste, elle, internaliste (car elle fait dépendre la référence de facteurs internes au sujet).

Après donc le rejet de la psychologie et ses représentations subjectives, c'est le sujet lui-même qui se retrouve en quelque sorte exclu de la signification des Noms. Toute subjectivité est écartée au profit d'une objectivité totale de la signification, qui se passe d'intermédiaire mental comme le sens frégéen (objectif certes, mais saisi par le sujet). Il y a cependant quelques philosophes, qu'on peut qualifier de « néo-frégéens », qui interprètent différemment la critique du descriptivisme frégéen. Pour eux, l'échec du descriptivisme ne doit pas forcément mener à l'abandon de l'idée de sens. Rappelons-nous de l'avantage non négligeable qu'elle apporte : elle permet de rendre compte des attitudes cognitives d'un sujet, d'expliquer ses croyances et ses actions vis-à-vis de l'objet (comme croire que Romain Gary et Émile Ajar sont deux personnes différentes). Les néo-frégéens soutiennent qu'il faille garder dans une théorie de la signification un mode de présentation, mais un mode de présentation *non descriptif*, qui puisse s'intégrer dans une conception relationnelle (causale) de la détermination de la référence. La tâche que doivent accomplir les partisans de cette approche « duelle » de la signification est de définir la nature de ce mode de présentation non descriptif.

C'est ici que nous retrouvons la *représentation* délaissée par la philosophie du langage depuis le début du XXe siècle. Une des théories « duelles » de la signification les plus abouties est celle des *dossiers mentaux*. Celle-ci propose de prendre comme mode de présentation la représentation mentale qu'a le sujet de l'objet, représentation conçue comme un *dossier mental*. La différence avec les théories sémantiques cognitivistes est que le contenu de la représentation n'a pas de rôle en lui-même pour la détermination de la référence. Seule compte la façon dont il s'est formé. Comme l'explique Recanati : « Ce qui détermine la référence, ce n'est pas le contenu du fichier mais les relations qui permettent au sujet d'obtenir les informations que le dossier a pour fonction d'emmagasiner⁷⁴ ». Dans le cas des Noms, la référence est déterminée par la relation de chaîne communicative dans laquelle se trouve le sujet vis-à-vis du référent, et qui lui permet d'activer le dossier pour y stocker de nouvelles informations. Le dossier

⁷³ Voir les expériences de pensée de Hilary Putnam et Tyler Burge, résumées dans RECANATI, François, *Philosophie du langage, op. cit.*, p. 187-189.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 207-208.

mental, bien qu'ayant pour contenu des informations formant une représentation subjective, est relié objectivement au référent par la relation d'acquisition de ces informations.

En tant que mode de présentation, le dossier mental permet de rendre compte des énoncés d'identité aussi bien que le sens frégéen. Si on reprend l'exemple de Recanati, une personne qui ignore que Romain Gary est Émile Ajar a simplement un dossier mental différent pour l'un et pour l'autre. Lorsqu'elle apprend cette identité, une liaison s'établit entre les deux dossiers, et les informations peuvent alors circuler librement de l'un à l'autre. Les deux dossiers peuvent finir par n'en former plus qu'un (le dossier *Romain Gary*), mais ça n'arrive normalement pas avant un certain temps. Il est en effet courant que l'on possède plusieurs dossiers pour le même objet, quand bien même on sait qu'ils ont le même référent. Pareillement, dans les cas d'identification par reconnaissance (qui est la situation très banale où un sujet reconnaît par la perception une personne, un lieu, etc.), un lien est établi entre le dossier démonstratif perceptif (cette personne que je vois) et le dossier « Un-tel » correspondant. Les informations circulent entre les deux dossiers, mais ceux-ci ne « fusionnent » pas pour autant. Ils restent distincts car le dossier perceptif est basé sur la relation de perception actuelle, alors que l'autre dossier est une « entrée encyclopédique » basée sur une relation d'ordre plus générale et durable (elle implique plusieurs types de relation). Ainsi, lorsque la relation de perception cesse, le dossier démonstratif perceptif disparaît et peut alors donner lieu à un dossier démonstratif mnésique dont le contenu est le souvenir de « cette personne que j'ai vue » (et qui se trouve être Un-tel). Bien sûr après une telle situation il est aussi possible qu'aucun dossier démonstratif mnésique ne soit créé, ou qu'il disparaisse avec le temps pour ne laisser que le dossier général (l'entrée encyclopédique). On peut voir que la dépendance des dossiers mentaux à une relation informationnelle particulière leur donne une grande versatilité explicative. Dans les cas d'identification concernant le même Nom (c'est-à-dire dans le cas plus que courant où l'on réentend ou relit un Nom connu), c'est le même dossier qui est sollicité, car c'est la même relation d'ordre générale propre aux entrées encyclopédiques qui entre en jeu. Trivialement, quand on entend ou lit un fait sur Romain Gary, il n'y a pas de nouveau dossier *Romain Gary* qui est créé puis lié à l'ancien, c'est le dossier déjà existant *Romain Gary* qui est activé⁷⁵.

⁷⁵ RECANATI, François, 'Mental Files and Identity', *Mental Files* (Oxford, 2012; online edn, Oxford Academic, 24 Jan. 2013), <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199659982.003.0004>, accessed 4 Dec. 2025, §2. Le point de vue exposé dans ce paragraphe concernant l'identification est celui de Recanati et s'oppose à celui de Lockwood et Strawson (sauf pour les entrées encyclopédiques) qui soutiennent que toute identification amène directement à une fusion des dossiers, pas à une simple liaison. Voir aussi RECANATI, François, *Philosophie du langage*, op. cit., p. 213-217.

La théorie des dossiers mentaux renonce donc à un sens objectif. La communication entre les utilisateurs d'un langage est garantie par le lien existant entre la manière dont les informations qui forment le dossier d'un Nom ont été acquises et l'objet. C'est ce qui fait que, même en ayant des représentations (des dossiers) différents, deux interlocuteurs peuvent parler de la même chose, se communiquer des informations sur le même objet extérieur.

2.3 Le héros proustien au contact du référent

Revenons-en aux analyses sémantiques du narrateur d'*À la recherche du temps perdu*. Comme on l'a vu lors des premières analyses, il y a une distinction entre la représentation subjective et incomplète d'un Nom et le sens objectif que possèderaient les heureux intimes de l'objet. On peut d'abord remarquer que, si les représentations du héros décrites dans « Noms de pays : le nom » semblent correspondre à la notion de « représentation » de Frege, le sens objectif que cherche à connaître le héros est loin de ressembler au sens objectif frégeen. En effet, la connaissance d'un sens descriptif (même parfait, supposons, incluant tous les faits qui se rapportent *nécessairement* au lieu ou à la personne en question) ne pourra pas assouvir le désir du héros. La signification que celui-ci cherche à découvrir, c'est celle dont ses représentations lui ont donné l'avant-goût. Mais cet avant-goût est celui d'un inconnu qui, parce qu'il est différent de tout ce qu'il connaît, est merveilleux. Ce qu'il s'imagine que le Nom doit objectivement contenir, c'est le secret de cette « ambiance » si différente – une vérité supérieure, en quelque sorte. Il y a une profonde différence de nature entre ces deux « sens » objectifs. Alors qu'un sens descriptif peut être maîtrisé par tout un chacun, le sens dont le héros désire acquérir la connaissance n'est disponible qu'à ceux qui ont pu entrer en contact étroit avec le référent. Ainsi le héros, devant Mme de Guermantes en chair et en os : « Je me disais que c'était bien elle que désignait pour tout le monde le nom de duchesse de Guermantes ; la vie inconcevable que ce nom signifiait, ce corps la contenait bien » (II, 502). Le jeune héros lie intimement le Nom, sa représentation, le sens objectif supposé et le référent : le Nom porte en lui-même les indices d'un sens objectif mystérieux, perceptibles dans la représentation subjective (on l'a vu dans la première partie), et c'est au contact rapproché avec le référent que le sens objectif (« la vie inconcevable ») peut être pleinement saisi et remplacer l'ébauche de la représentation subjective. On peut cependant déjà sentir dans ce passage que quelque chose cloche. La formule « je me disais que c'était *bien* elle » trahit un certain effort – un travail actif d'auto-conviction – pour associer le nom *duchesse de Guermantes* à son référent. Cela devrait pourtant aller de soi, surtout si la proximité du référent est censée aller de pair avec un plus

grand dévoilement du secret de la signification objective de son Nom. Ici la seule proximité avec la duchesse ne dévoile rien (au contraire, le héros rencontre de grandes difficultés à reconnaître les traces réelles de ce que ses représentations lui promettaient), le secret doit alors être gardé à un niveau encore plus intime (« ce *corps* la contenait bien »).

Mais le héros va faire l'apprentissage douloureux que la signification objective qu'il recherche est une illusion. Au contact avec le référent, il doit reconnaître avec une grande déception que l'image que lui donne l'expérience rapprochée est extrêmement différente de celle que lui promettait sa représentation du Nom. Ces expériences décevantes du réel font partie de l'apprentissage du héros concernant le sens des Noms. Elles figurent avant tout un bouleversement *sémantique*. La première expérience de Balbec en est un exemple marquant par son détail. On se rappelle la représentation de Balbec pour le héros comme un lieu sauvage, tempétueux où se dresse face à la mer déchaînée une église gothique de type persane. Cette représentation a été encore alimentée par les photographies de l'église et les moulages de ses statues que le héros a vues à Paris. Mais, arrivé devant cette église, étant si proche des statues qu'il peut les toucher, il n'y retrouve rien de la profonde individualité qu'il leur avait supposée à travers les reproductions. « La vierge du porche », recouverte « de la même suie que les maisons voisines », se situe en fait au même niveau de réalité que l'« affiche électorale » d'à-côté et que « le bureau du Comptoir d'escompte » d'en face (II, 20).

Ces violentes révélations de l'expérience perceptive de ces éléments dont la place dans la signification de *Balbec* était si importante va produire un changement sémantique radical :

[...] pour Balbec, dès que j'y étais entré, ç'avait été comme si j'avais entrouvert un nom, qu'il eût fallu tenir hermétiquement clos et où, profitant de l'issue que je leur avais imprudemment offerte en chassant toutes les images qui y vivaient jusque-là, un tramway, un café, les gens qui passaient sur la place, la succursale du Comptoir d'escompte, irrésistiblement poussés par une pression externe et une force pneumatique, s'étaient engouffrés à l'intérieur des syllabes qui, refermées sur eux, les laissaient maintenant encadrer le porche de l'église persane et ne cesseraient plus de les contenir. (II, 21)

Dans ce passage le narrateur emploie une métaphore qu'il semble affectionner pour décrire le fonctionnement sémantique du Nom : celle d'un contenant renfermant du gaz. Ici, elle rend bien compte du caractère volatile, insaisissable et difficilement contrôlable du contenu du Nom. En faisant l'expérience perceptive du référent, une brèche est ouverte dans le Nom et tout ce qui ne correspond pas – dans ce cas, comme bien souvent, tout ce qui faisait l'individualité du lieu (et avec lui le désir d'y accéder) – en est expulsé pour être remplacé par les données de l'expérience. On peut remarquer dans cette descriptions deux éléments révélateurs de la conception proustienne du sens du Nom. D'une part, il est intéressant de voir que la relation du signifié avec le signifiant n'apparaît pas seulement dans le cas d'une signification fantasmée

dont l'élément principal est l'individualité supposée de l'objet (voir la première partie). Ici, alors que *Balbec* a été dépourvue de cette individualité, les nouveaux éléments de son contenu (qu'on peut qualifier de plus « objectifs ») – « un tramway, un café », etc. – se retrouvent à leur tour liés à la sonorité du Nom (les « syllabes »). Ainsi, si l'« illusion référentielle » – la croyance que le référent contient le sens fantasmé de son Nom – finit toujours par être déconstruite au contact du référent, ce que Genette appelle l'« illusion sémantique » – l'impression d'un rapport naturel de motivation entre le signifiant et le signifié – ne cesse jamais vraiment de jouer un rôle dans la signification (même si, comme le narrateur, on est conscient de cette illusion). D'autre part, on trouve dans ce passage les marques d'une position morale quant au phénomène décrit, position qu'on peut attribuer aussi bien au héros qu'au narrateur, difficile de trancher. Ces marques sont les deux formulations normatives au sein de la description : « un nom, *qu'il eût fallu* tenir hermétiquement clos » et « l'issue que je leur avais *imprudemment* offerte ». Une manière d'interpréter est de voir dans ces formulations l'effet de la déception du héros. Celui-ci, se rendant compte de la perte irrécupérable du plaisir qu'il avait à s'imaginer la découverte prochaine de l'individualité mystérieuse de *Balbec*, se dit qu'il aurait finalement mieux fait de ne jamais venir à Balbec (mais de toujours croire qu'il y viendrait un jour). Cette interprétation laisse ouverte la possibilité de donner au narrateur un avis différent de ce qu'il énonce : *avec le recul, cette déception était un passage obligé et sain de l'apprentissage de la vérité, le prix à payer pour une connaissance plus exacte du monde extérieur*. Mais attribuer un tel avis au narrateur ne va pas de soi. En effet, on peut aussi très bien voir dans ces marques normatives la position même du narrateur. L'interprétation prend alors une tournure différente : le remplacement de l'ancien contenu merveilleux de *Balbec* par l'expérience du Balbec réel serait, même avec le recul, un phénomène négatif, qu'il aurait mieux fallu éviter. Nous reviendrons plus tard sur l'ambiguïté du jugement porté sur la désillusion de l'expérience.

D'une certaine manière, on peut dire que la métaphore du *contenant à gaz* est plus « efficace » que celle du *dossier rempli de fiches*. Elle rend mieux compte de l'automatisme relatif au flux d'information formant le contenu. L'image du *dossier* peut laisser entendre que le contenu sémantique est le fruit d'un *classement* actif et raisonné, organisé en sections séparées par des *intercalaires*. Or l'emmagasinement d'informations relatives à un objet avec lequel on est en contact (direct ou indirect) est bien plus un événement passif qu'actif, dont le résultat est souvent confus : l'insaisissabilité des *masses gazeuses* qui obéissent aux lois de la physique figure mieux ces aspects du phénomène. Il apparaît ainsi que les informations (ou les *sèmes*), toutes obtenues *via* des relations à l'objet particulières, obéissent à des « lois

sémantiques » qui échappent au contrôle du sujet. Dans le passage cité, par analogie, la « loi sémantique » à l'œuvre (la « force pneumatique ») serait la priorité des informations obtenues par la perception sur celles obtenues plus indirectement et enrichies par l'imagination, ce qui fait qu'au contact d'un objet dont la première signification a eu pour engrais l'imagination, la déception est inévitable. On retrouve ce schéma de nombreuses fois sur la première moitié de la *Recherche*. On peut citer en guise d'exemple la rencontre avec le prince de Faffenheim, où le choc entre la première image représentée et l'image donnée par la réalité est manifesté par l'opposition (thématique, géographique, temporelle) des deux énumérations successives (l'ordre, qui a son importance, marque la supplantation de la première image par la seconde) : « [...] j'appris en quelques instants que les revenus qu'il tirait de la forêt et de la rivière peuplées de gnomes et d'ondines, de la montagne enchantée où s'élève le vieux Burg qui garde le souvenir de Luther et de Louis le Germanique, il en usait pour avoir cinq automobiles Charron, un hôtel à Paris et un à Londres, une loge le lundi à l'Opéra et une aux "mardis" des "Français" » (II, 553-554).

Un autre exemple est la rencontre avec la princesse de Parme, où le phénomène sémantique est décrit de manière plus explicite :

Mais si j'avais depuis des années – comme un parfumeur à un bloc uni de matière grasse – fait absorber à ce nom de princesse de Parme le parfum de milliers de violettes, en revanche, dès que je vis la princesse, que j'aurais été jusque-là convaincu être au moins la Sanseverina, une seconde opération commença, laquelle ne fut, à vrai dire, parachevée que quelques mois plus tard, et qui consista, à l'aide de nouvelles malaxations chimiques, à expulser toute huile essentielle de violettes et tout parfum stendhalien du nom de la princesse et à y incorporer à la place l'image d'une petite femme noire, occupée d'œuvres, d'une amabilité tellement humble qu'on comprenait tout de suite dans quel orgueil altier cette amabilité prenait son origine. (II, 719-720)

L'analogie du « parfumeur » présente certaines différences avec les exemples précédents. D'abord, elle semble placer le héros dans une position active où le contenu du Nom dépend de son seul travail diligent : « fai[re] absorber à ce nom de princesse de Parme le parfum de milliers de violettes » dans un premier temps, puis « expulser toute huile essentielle de violettes » et « y incorporer à la place l'image d'une petite femme noire, occupée d'œuvres », etc. une fois que l'expérience lui montre son erreur. Mais je soutiens qu'il ne faut pas pousser ici l'analogie trop loin. La lucidité de l'analyse sémantique est celle du narrateur. Le héros, lui, n'est pas conscient que le contenu qu'a pour lui le nom de Parme vient principalement de sa propre imagination. Ainsi, ce n'est qu'inconsciemment qu'il agit comme un parfumeur. On peut d'ailleurs remarquer que le changement de contenu sémantique est décrit de manière impersonnelle (« une seconde opération commença »). L'apport descriptif de la métaphore se

trouve plutôt dans la subtilité et la puissance enivrante du parfum. Grâce à elle, il est clair que le Nom contient plus que des données informatives, le héros trouve en lui une « atmosphère » particulière et différente (voir la première partie, 1.3). Son apport se trouve aussi dans la durée que requiert le processus. Celui-ci était relativement bref et soudain lors des exemples précédents (comme l'illustre l'analogie de la fuite et de l'appel de gaz), ce qui semble être plutôt la norme : le contenu fantasmé, au contact du référent, « s'évapore » et les données de l'expérience prennent sa place. Mais ici, le changement sémantique prend plusieurs mois à se faire complètement, le temps que se fassent les « malaxations chimiques » nécessaires.

Le contenu fantasmé ne résiste jamais indéfiniment face à l'expérience de l'objet. Les contenus imaginés des lieux y sont particulièrement vulnérables, car ceux-ci s'offrent tout entier à qui les visite. Parce que la vie intime d'un homme se cache plus facilement qu'une ville, les noms de personnes peuvent résister plus longtemps, surtout si l'imagination a beaucoup investi et enrichi le contenu. C'était le cas pour la princesse de Parme, et c'est bien sûr aussi le cas pour la duchesse de Guermantes. Comme l'individualité qu'indique son nom ne se retrouve pas dans son apparence, le héros suppose qu'elle serait cachée en elle – dans son corps, comme on a déjà pu le remarquer (« la vie inconcevable que ce nom signifiait, ce corps la contenait bien ») ou dans sa pensée : « [...] cette couleur amarante de la dernière syllabe de son nom, cette couleur que je m'étais dès le premier jour étonné de ne pas trouver dans sa personne et que j'avais fait se réfugier dans sa pensée » (II, 506). En termes de résistance face à l'expérience, le nom de Guermantes est un cas extrême. Il faudra en effet beaucoup de temps au héros pour que les données de l'expérience s'imposent pleinement face à l'image fantasmée. Avant cela, ses rencontres avec Mme de Guermantes, malgré les démentis qu'elles donnent à voir, ne vont pas réussir à retirer de son nom sa merveilleuse individualité. À l'inverse, c'est cette représentation imaginée qui va modifier la façon dont le héros perçoit la duchesse. Lorsqu'il la voit pour la première fois à l'église de Combray, il ne la reconnaît pas tout de suite. Il remarque d'abord juste « une dame blonde avec un grand nez, des yeux bleus et perçants, une cravate bouffante en soie mauve, lisse, neuve et brillante, et un petit bouton au coin du nez » (I, 172). Lorsqu'il se rend compte qu'il s'agit bien là de Mme de Guermantes, du référent de ce Nom merveilleux, même si un moment de latence laisse la place à une courte mais intense déception, elle disparaît vite car la représentation fantasmée du héros va rapidement agir comme un filtre sur l'image que lui donne sa vue :

Maintenant que me le faisaient trouver beau toutes les pensées que j'y apportais [...] la remplaçant (puisque c'était une seule personne qu'elle et cette duchesse de Guermantes que j'avais évoquée jusque-là) hors du reste de l'humanité dans laquelle la vue pure et simple de son corps me l'avait fait un instant

confondre, je m'irritais en entendant dire autour de moi : "Elle est mieux que Mme Sazerat, que Mlle Vinteuil", comme si elle leur eût été comparable. Et mes regards s'arrêtant à ses cheveux blonds, à ses yeux bleus, à l'attache de son cou et omettant les traits qui eussent pu me rappeler d'autres visages, je m'écriais devant ce croquis volontairement incomplet : "Qu'elle est belle ! Quelle noblesse ! [...]" (I, 174)

L'individualité contenue dans le Nom, au lieu de se désintégrer face à l'image perceptive, se projette sur elle et efface les éléments qui la contrarient⁷⁶.

La scène de l'église où le héros voit la duchesse de Guermantes pour la première fois décrit une activité sémantique d'une grande complexité. On peut en réalité y repérer quatre représentations distinctes de la duchesse. Il y a d'abord la représentation « neutre » qu'en a le héros quand il ne la reconnaît pas encore (« une dame blonde avec un grand nez » etc.). Une fois qu'il la reconnaît, cette représentation est comparée à celle fantasmée que contient le nom *Mme de Guermantes* (« je me la représentais avec les couleurs d'une tapisserie ou d'un vitrail, dans un autre siècle, d'une autre matière que le reste des personnes vivantes » (I, 172)) et la déception est grande. Lorsque la force de cette ancienne représentation reprend le dessus et modifie l'image perceptive de la duchesse, naît alors une troisième représentation, produit des données de la perception et du filtre de la représentation fantasmée. Finalement, il y a une quatrième représentation de Mme de Guermantes dans le souvenir du narrateur, où les éléments qui contrariaient l'individualité de la duchesse (« une figure rouge, une cravate mauve comme Mme Sazerat » etc. (I, 172)) et qui étaient simplement omis dans la représentation perceptive filtrée sont maintenant de nouveau présents mais substantiellement modifiés pour correspondre à cette individualité : « sa cravate mauve, soyeuse et gonflée » (I, 175). Cette dernière représentation ajoute à elle seule une autre complexité à la scène : s'il s'agit là de la représentation de Mme de Guermantes à l'église telle que le narrateur s'en souvient, quel est alors le statut des autres représentations décrites par ce même narrateur ? Celui-ci, comme dans « Un Amour de Swann », sort de lui-même pour incarner la subjectivité d'un autre : le jeune lui. Grâce à ce stratagème, il gagne la possibilité de décrire des représentations qui dépendent de relations perceptives temporaires et qui sont différentes des souvenirs de ces représentations.

Cette courte scène présente donc une même personne – la duchesse de Guermantes – représentée successivement dans l'esprit d'un même sujet – le héros – de quatre manières différentes. La complexité et la précision de la description de cette scène témoignent d'une

⁷⁶ Pour une analyse plus développée de l'action de l'ancienne représentation de Mme de Guermantes sur la nouvelle durant la scène de l'église, voir METTAN, Pauline, *Proust. Une théorie structurale de la connaissance*, thèse de doctorat, sous la direction de Nathalie Piégay, Université de Genève, 2024, p. 118-122.

compréhension extrêmement poussée de l'activité mentale à l'œuvre. Avec les deux premières représentations, Proust met le doigt sur ce que les théoriciens des dossiers mentaux appelleraient respectivement un dossier démonstratif perceptif (*cette dame blonde*) et une entrée encyclopédique (« Mme de Guermantes » (même si dans notre cas cette entrée contient une individualité qui va au-delà de la simple information qu'on trouverait dans une entrée encyclopédique (voir la première partie))) et avec la quatrième sur ce qu'ils appelleraient un dossier démonstratif mnésique (*cette Mme de Guermantes que je voyais si lumineuse et supérieure au milieu de tous ces gens de Combray*). La troisième représentation quant à elle serait donc le même dossier démonstratif perceptif que la première mais profondément modifié une fois que la reconnaissance de l'identité l'a relié à l'entrée encyclopédique « Mme de Guermantes » (voir la sous-partie précédente 2.2). En réalité, au vu de la façon dont l'ancienne représentation de Mme de Guermantes modifie la perception sur laquelle se fonde le dossier démonstratif perceptif, on pourrait argumenter que, la relation de perception n'étant plus la même, le premier dossier perceptif n'existe plus et qu'il s'agit là d'un nouveau dossier.

Après cette scène, lorsque la relation de perception filtrée sera rompue, seules survivront la représentation mnésique issue du dossier démonstratif perceptif (le second) et l'entrée encyclopédique « Mme de Guermantes » à laquelle se seront transmises les données de la représentation mnésique. Ainsi, même si les quatre représentations étaient celle de Mme de Guermantes, seule la représentation caractérisable d'« entrée encyclopédique » peut être dite contenu de son nom. Cette scène décrit en détail une identification par reconnaissance du référent, avec les différentes représentations qui entrent en jeu, et comment le contenu du Nom va en sortir modifié. Seulement, dans ce cas particulier, il ne sortira pas radicalement modifié comme cela arrive normalement quand le héros fait l'expérience du référent, il va en sortir consolidé, car sa perception filtrée puis la mémoire enjoliveuse réussissent à ne garder de l'image perceptive pure que ce qui va dans le sens du contenu antérieur.

Mais à force de rapprochements, de nouvelles expériences avec la duchesse et surtout de révélations sur le nom *Guermantes*, qui ne se trouve finalement être attaché à rien que le héros considérait comme faisant l'individualité de ceux qui le portent (il n'est pas si ancien, n'est pas rattaché historiquement aux lieux que le héros leur associe, peut être porté par n'importe qui, même par Mme Verdurin après son troisième mariage)⁷⁷, toute individualité va quand même finir par en être expulsée.

⁷⁷ Pour une analyse du rôle joué par les révélations sur le nom *Guermantes* (plutôt que par l'expérience de leur milieu) pour la désacralisation des Guermantes, voir METTAN, Pauline, *Proust. Une théorie structurale de la connaissance*, op. cit., p. 134-140.

Le héros, au cours de son apprentissage, va faire l'expérience dans le monde extérieur des objets que désignent les Noms sur lesquels il a rêvé. Ces confrontations avec le référent vont systématiquement, même si parfois le processus prend plus de temps, amener le Nom à se décharger de toute la richesse que le héros y avait accumulée, de toute l'individualité qui lui faisait désirer connaître le référent. Une fois débarrassé de tout le contenu trop « subjectif » pour ne pas être démenti par l'expérience du réel, le Nom n'a finalement pour contenu que des données purement informationnelles (en ce sens il répond maintenant parfaitement à toutes les caractéristiques du dossier mental), celles qui sont utiles, qui servent à « un usage entièrement pratique » (II, 312) du Nom, de sorte qu'il « n'est plus que la simple carte photographique d'identité à laquelle nous nous reportons pour savoir si nous connaissons, si nous devons ou non saluer une personne qui passe » (II, 311). Ainsi toutes ces rêveries autour des Noms n'auraient été que des erreurs, des significations incorrectes que l'expérience aurait fini par corriger, donnant aux Noms un sens plus exact, plus « objectif » car fondé sur l'expérience directe de l'objet.

Cette perspective ne semble pourtant pas être celle qu'adopte au fond le narrateur. Une première remarque de celui-ci lorsqu'il décrit une autre confrontation décevante – celle avec l'écrivain Bergotte dont le héros imaginait que l'apparence physique laisserait voir la « divine sagesse » qu'il avait toujours trouvée dans ses livres – nous met déjà sur la piste :

Sans doute, les noms sont des dessinateurs fantaisistes, nous donnant des gens et des pays des croquis si peu ressemblants que nous éprouvons souvent une sorte de stupeur quand nous avons devant nous au lieu du monde imaginé, le monde visible (*qui d'ailleurs n'est pas le monde vrai, nos sens ne possédant pas beaucoup plus le don de la ressemblance que l'imagination, si bien que les dessins enfin approximatifs qu'on peut obtenir de la réalité sont au moins aussi différents du monde vu que celui-ci l'était du monde imaginé*). (I, 538, je souligne)

On est troublé de trouver dans cette remarque entre parenthèses, donnée « en passant », des révélations primordiales sur la vision du monde du narrateur. La première est que les images que nous donnent nos sens ne reflètent pas « le monde vrai », elles seraient donc inopérantes à *corriger* les représentations « fantaisistes » des noms. La seconde est qu'il existerait quand même un moyen, une troisième voie, pour *obtenir un dessin enfin approximatif de la réalité*. Il s'agit maintenant de voir en quoi consiste cette réalité qui n'est donnée ni par le contenu imaginaire des Noms, ni par l'« objectivité » apportée par l'expérience perceptive du référent.

Troisième partie : La réalité

3.1 Remise en cause de la réalité « objective »

Le héros de la *Recherche*, dans une première phase de sa vie, fantasme et rêve sur des lieux et des personnes à travers leur nom, puis, dans une seconde phase, apprend par l'expérience ce que ces lieux et ces personnes sont « en réalité », c'est-à-dire pas grand-chose, bien moins que ce qu'il s'imaginait. Bien sûr, personne ne veut s'arrêter à cette interprétation désenchantée et un peu déprimante. Comme le dit bien Anne Simon dans *Proust ou le réel retrouvé*, « [l']assimilation de la réalité à une existence close sur elle-même [car ne prenant en compte que les données de l'expérience actuelle], dissociée des horizons qui nous faisaient rêver, dévalorise conjointement, par un cercle vicieux, et l'imaginaire, en proie à un défaut d'être, et le réel, en proie à un défaut de profondeur⁷⁸. » Heureusement, les révélations du *Temps retrouvé* vont permettre d'augmenter cette interprétation d'un retournement positif, où la création artistique va jouer un rôle central. Les fantasmes, les rêves, et tout ce que Simon appelle les « horizons » du héros, qui se sont révélés être des leurres donnant une image *faussée* de la réalité, vont prendre un sens grâce à l'écriture. Mais on peut ici facilement tomber dans une mauvaise interprétation de l'œuvre, où l'art serait vu comme un monde à part, supérieur à la réalité. C'est ce que dénonce Anne Simon : « Appréhender la réalité proustienne simplement comme factualité où ne sont pas pris en compte les horizons de la relation entre le sujet et le monde, oblige à considérer le roman comme un progressif désengagement vital, et l'art comme un hors-champ du réel, trouvant en lui-même ses propres valeurs⁷⁹ ». Cette interprétation en effet, si elle peut redonner « de l'être » à l'imaginaire (par exemple dans une perspective néo-platonicienne où l'art donnerait accès à une essentialité⁸⁰), laisse la réalité vide de profondeur. Comme le sous-entend la critique, l'erreur se situe dans la compréhension de ce qu'est la « réalité » dans la *Recherche*.

La réalité « factuelle », « objective », celle qui vient *corriger* les représentations du héros, est en fait sans cesse remise en cause, et ce dès le commencement du roman dans un passage qui contient déjà tous les nœuds de la problématique :

Mais même au point de vue des plus insignifiantes choses de la vie, nous ne sommes pas un tout matériellement constitué, identique pour tout le monde et dont chacun n'a qu'à aller prendre connaissance

⁷⁸ SIMON, Anne, *Proust ou le réel retrouvé*, *op. cit.*, p.10.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁸⁰ Voir par exemple DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes* [1964], Paris, Presses universitaires de France, 2010. Voir aussi la critique qu'en fait Anne Simon dans *Proust ou le réel retrouvé*, *op. cit.*, p. 59-91.

comme d'un cahier des charges ou d'un testament ; notre personnalité sociale est une création de la pensée des autres. Même l'acte si simple que nous appelons "voir une personne que nous connaissons" est en partie un acte intellectuel. Nous remplissons l'apparence physique de l'être que nous voyons de toutes les notions que nous avons sur lui, et dans l'aspect total que nous nous représentons, ces notions ont certainement la plus grande part. Elles finissent par gonfler si parfaitement les joues, par suivre en une adhérence si exacte la ligne du nez, elles se mêlent si bien de nuancer la sonorité de la voix comme si celle-ci n'était qu'une transparente enveloppe, que chaque fois que nous voyons ce visage et que nous entendons cette voix, ce sont ces notions que nous retrouvons, que nous écoutons. (I, 19)

Ce passage résonne de plusieurs manières sur ce qui a été vu jusque-là dans ce travail. « Voir une personne que nous connaissons », cela veut dire avoir une représentation d'une personne (représentation dans laquelle le nom de la personne joue un rôle non négligeable) au préalable et relier mentalement la personne que l'on a devant soi à cette représentation. Le narrateur met l'accent sur l'influence qu'a la représentation antérieure sur la perception actuelle de la personne (contrairement à ce qu'on trouve dans la théorie des dossiers mentaux, où l'influence ne se fait que de la perception sur le dossier mental existant en venant y ajouter ou en modifier des informations). On peut se rappeler de la scène de la reconnaissance par le héros de la duchesse de Guermantes à l'église analysée plus haut. Il était décrit précisément comment la représentation antérieure venait modifier la perception actuelle de la duchesse plutôt que de s'adapter et se modifier elle-même en fonction des premières données de la perception. Cependant, en considérant les propos de ce passage, il semblerait que le vocabulaire employé lors de notre analyse de la scène de l'église n'est pas tout-à-fait adéquat. Par souci de clarté, j'ai employé le terme de « filtre » pour parler des horizons qui « modifient » la perception, car nous sommes habitués à comprendre le monde de façon binaire : on doit essayer de saisir les données *objectives* du monde, en se débarrassant tant qu'on peut des biais de la *subjectivité*. Mais cette binarité est remise en question dans la *Recherche*. On ne peut pas « prendre connaissance [d'une personne] comme d'un cahier des charges ou d'un testament », car la « personnalité sociale », donc ce qu'est une personne vue de l'extérieur, n'existe pas « matériellement », mais à travers « la pensée des autres ». La perception de la duchesse à l'église après l'identification ne devrait donc pas être dite « faussée » ou « filtrée » par la représentation antérieure, étant donné que la perception *est faite* de l'*inter*-action de l'extérieur avec les notions du héros, qu'elle en est indissociable. Dans cette optique, la première perception, celle d'« une dame blonde avec un grand nez » qui n'a pas encore été identifiée à Mme de Guermantes, n'est pas plus vraie, plus authentique ou plus correcte que la seconde, où

prédominant « ses cheveux blonds » et « ses yeux bleus », car il s'agit aussi d'une personne que l'on voit et dont la perception est faite de toutes sortes de notions et autres « illusions »⁸¹.

On peut trouver une autre illustration du caractère subjectif de la perception avec les premières apparitions d'Albertine dans « Noms de pays : le pays ». Le héros s'étonne de voir lorsqu'il est présenté à elle un visage entièrement différent de celui qu'il a vu sur la plage, et le narrateur digresse sur l'impossibilité de connaître exactement une personne :

[...] elle avait [...] comme point de mire du visage une tempe assez enflammée et peu agréable à voir, et non plus le regard singulier auquel j'avais toujours repensé jusque-là. Mais ce n'était qu'une seconde vue et il y en avait d'autres sans doute par lesquelles je devrais successivement passer. Ainsi ce n'est qu'après avoir reconnu non sans tâtonnements les erreurs d'optique du début qu'on pourrait arriver à la connaissance exacte d'un être si cette connaissance était possible. Mais elle ne l'est pas [...]. (II, 228-229)

La perception n'est jamais neutre, globale ou complète. Ici il est montré que les sens retiennent ou capturent des éléments différents selon le contexte, lui-même comprenant des facteurs trop nombreux pour être nommés (car il y en a probablement une infinité). Nous pouvons tout de même nous représenter cette relativité grâce à l'analogie, fournie par le narrateur, d'« une ville [où] les monuments répandus en ordre dispersé sur une seule ligne, d'un autre point de vue s'échelonnent en profondeur et échantent leurs grandeurs relatives » (II, 228). Encore faudrait-il ajouter à cette analogie le changement qui s'opère, non seulement entre les contextes de perception, mais aussi dans l'être vivant lui-même qui change constamment, ce qui ajoute encore à l'impossibilité de capturer l'exactitude d'une personne.

Il faut préciser que cette insaisissabilité ne concerne pas seulement le regard amoureux, comme pourrait le laisser penser les exemples vus. Lorsque le héros rencontre la bien-aimée de son ami Saint-Loup, qui ne se trouve être nulle autre que la « Rachel quand du Seigneur » qu'il a connue dans une maison de passe, des deux visions radicalement différentes de la même femme, aucune n'est présentée comme LA vision correcte, véritable. Elles sont développées dans toute une série de parallélismes et de chiasmes qui les oppose dans un équilibre parfait :

Je me rendais compte de tout ce qu'une imagination humaine peut mettre derrière un petit morceau de visage comme était celui de cette femme, si c'est l'imagination qui l'a connue d'abord ; et, inversement, en quels misérables éléments matériels et dénués de toute valeur pouvait se décomposer ce qui était le but de tant de rêveries, si, au contraire, cela avait été perçu d'une manière opposée, par la connaissance la plus triviale. Je comprenais que ce qui m'avait paru ne pas valoir vingt francs quand cela m'avait été offert pour vingt francs dans la maison de passe où c'était seulement pour moi une femme désireuse de

⁸¹ Je mettrai dorénavant les termes implicite l'existence d'une perception objective entre guillemets.

gagner vingt francs, peut valoir plus qu'un million, que la famille, que toutes les situations enviées, si on a commencé par imaginer en elle un être inconnu, curieux à connaître, difficile à saisir, à garder. (II, 457)

Aucun des deux points de vue ne détient la vérité, car les deux sont construits à partir de notions aussi influentes sur l'image renvoyée pour l'une que pour l'autre. « La connaissance la plus triviale » d'une personne ne donne pas une représentation plus vraie que l'« imagination ». Cela ne veut pas dire pour autant que ces deux représentations échouent complètement à saisir la personne, Rachel est d'une certaine manière autant l'une que l'autre : « L'immobilité de ce mince visage, comme celle d'une feuille de papier soumise aux colossales pressions de deux atmosphères, me semblait équilibrée par deux infinis qui venaient aboutir à elle sans se rencontrer, car elle les séparait. Et en effet, la regardant tous les deux, Robert et moi, nous ne la voyions pas du même côté du mystère » (II, 458). Peu après cette séquence, lorsque Saint-Loup a un aperçu soudain d'une autre face de Rachel alors qu'elle est saluée par des amies « poules », le narrateur sème un peu plus explicitement encore l'idée d'une redéfinition du réel : « [...] Rachel s'était un instant dédoublée pour lui, il avait aperçu à quelque distance de sa Rachel la Rachel petite poule, la Rachel réelle, à supposer que la Rachel poule fût plus réelle que l'autre » (II, 460, je souligne).

On peut retrouver au fil du roman maints autres épisodes remettant en question l'existence d'une vérité ou réalité objective, absolue. Même si comme on l'a vu les personnes sont particulièrement réticentes à se laisser saisir dans une exactitude, c'est bien toute la réalité extérieure qui est concernée. Un simple objet inerte comme l'escalier des Swann peut lui aussi se retrouver arraché du « monde objectif » (qui est par là questionné) : « Cet escalier [...] me semblait quelque chose de tellement prestigieux que je dis à mes parents que c'était un escalier ancien rapporté de très loin par M. Swann. *Mon amour de la vérité* était si grand que je n'aurais pas hésité à leur donner ce renseignement même si j'avais su qu'il était faux, car seul il pouvait leur permettre d'avoir pour la dignité de l'escalier des Swann le même respect que moi » (I, 496, je souligne). C'est ici le paradoxe d'employer le faux pour dire du vrai qui sous-entend une redéfinition du réel. La seconde phrase fait seulement sens si on ne met pas « vérité » et « faux » sur le même plan. Si « faux » veut ici dire « ne correspondant pas aux faits » (où « faits » sous-entend une réalité objective), alors que veut dire « vérité », si ce n'est pas « ce qui correspond aux faits » ? Il semblerait qu'ici le sens de « vérité » soit lié à la vision du héros et au profond respect qui s'y trouve. Par un surprenant renversement, la vérité, au lieu d'être connaissable par l'élimination des biais subjectifs, l'est par l'ajout de ceux-ci. Ce qu'Anne Simon appelle les « horizons » se retrouvent ici valorisés. Et en réalité, même s'ils peuvent être

mis à mal par l'expérience, les horizons ne perdent jamais la profonde considération du narrateur.

En effet, leur valeur est telle qu'ils valent largement les déceptions qu'ils peuvent apporter en nous poussant à connaître intimement l'objet qu'ils entourent, comme l'explique le narrateur dans une brève et déroutante leçon de vie, juste après le récit de la présentation à Albertine (brièvement analysé plus haut) :

Pourtant, quelques déceptions inévitables qu'elle doive apporter, cette démarche vers ce qu'on n'a qu'entrevu, ce qu'on a eu le loisir d'imaginer, cette démarche est la seule qui soit saine pour les sens, qui y entretienne de l'appétit. De quel morne ennui est empreinte la vie des gens qui par paresse ou timidité, se rendent directement en voiture chez des amis qu'ils ont connus sans avoir d'abord rêvé d'eux, sans jamais oser sur le parcours s'arrêter auprès de ce qu'ils désirent ! (II, 229)

Toutes les rêveries sur les lieux et les personnes, qui bien souvent on l'a vu prend forme autour et à partir du Nom, et le désir du contact avec l'objet qui y naît, se trouvent être non seulement recommandables simplement comme source de divertissement pour rendre la vie moins *ennuyante*, mais surtout comme enrichissement du rapport au monde sensible (en entretenant « l'appétit » des sens).

3.2 Une redéfinition de la réalité

Loin d'être séparées comme il est courant de le faire, l'imagination et l'expérience sensible du monde semblent travailler de concert, s'enrichissant mutuellement. Afin de mieux comprendre comment fonctionne cet enrichissement, repenchons-nous sur les fameux Noms de pays. On se rappelle l'intense désir qui se développe pour le héros dans les noms de *Parme*, *Florence*, *Balbec*, etc., mais que le narrateur sait être la cause de profondes déceptions futures. Ces déceptions, cependant, prennent bien peu de place par rapport au bonheur de ces rêveries, qui marquent une des périodes les plus heureuses de la vie du narrateur. On peut donc dire que celui-ci est en accord avec le passage cité précédemment et qu'il n'éprouve aucun regret à s'être laissé aller à imaginer et désirer des villes autrement plus belles que la « réalité ». Il faut prendre garde ici à ne pas prendre ce bonheur de la rêverie pour un bonheur coupé du monde et de la réalité. Un passage du *Contre Sainte-Beuve* est à ce titre particulièrement éclairant :

On peut de la déception inévitable de notre rencontre avec des choses dont nous connaissions les noms, par exemple avec le porteur d'un grand nom territorial et historique, ou mieux de tout voyage, conclure que ce charme imaginaire ne correspondant pas à la réalité est une poésie de convention. Mais outre que je ne le crois pas et compte établir un jour tout le contraire, du simple point de vue du réalisme, ce réalisme psychologique, cette exacte description de nos rêves vaudrait bien l'autre réalisme, puisqu'il a pour objet une réalité qui est bien plus vivace que l'autre, qui tend perpétuellement à se reformer chez

nous, qui désertant les pays que nous avons visités s'étend encore sur tous les autres, et recouvre de nouveau ceux que nous avons connus dès qu'ils sont un peu oubliés et qu'ils sont redevenus pour nous des *noms*, puisqu'elle nous hante même en rêve et y donne alors aux pays, aux églises de notre enfance, aux châteaux de nos rêves l'apparence de même *nature que les noms*, l'apparence faite d'imagination et de désir que nous ne retrouvons plus réveillés, ou alors au moment où, l'apercevant, nous nous endormons ; puisqu'elle nous cause infiniment plus de plaisir que l'autre qui nous ennue et nous déçoit, et est un principe d'action et met toujours en mouvement le voyageur, cet amoureux toujours déçu et toujours reparti de plus belle [...].⁸²

Le narrateur oppose deux « réalismes » qui s'occupent de décrire respectivement deux types de réalités différentes : la « réalité » au sens courant, celle des choses dépouillées de nos horizons pour « l'autre réalisme », et une réalité « psychologique » pour le « réalisme psychologique ». La seconde réalité surpasse la première sur plusieurs points. Non seulement elle est « bien plus vivace » et « cause infiniment plus de plaisir que l'autre qui nous ennue et nous déçoit », mais elle est « un principe d'action » qui perdure bien plus, puisqu'elle « tend perpétuellement à se reformer ». Ces rêveries ne se situent pas hors de la réalité, au contraire, elles font entièrement partie de la réalité « psychologique ». On pourrait rétorquer que la réalité « psychologique » se situe, elle, hors de la « vraie » réalité. Mais ce passage montre bien que la réalité la plus « vraie » est la réalité « psychologique » : c'est elle qui nous cause joies et peines, qui nous pousse à agir sur le monde et qui prend toute la place de ce qu'on voudrait nommer « réalité ». Même l'espace-temps actuel, extérieur, censé être le domaine de la « vraie » réalité, est rempli par la réalité « psychologique », comme l'illustre un commentaire du narrateur dans « Noms de pays : le nom » : « Même à un simple point de vue réaliste, les pays que nous désirons tiennent à chaque moment beaucoup plus de place dans notre vie véritable, que le pays où nous nous trouvons effectivement » (I, 383). Et même si dans ce cas la rêverie occulte (et même remplace) la perception de l'extérieur (« Voilà (bien que je fusse à Paris) ce que je voyais et non ce qui était autour de moi » (I, 383)), la réalité « psychologique » entretient de manière générale un lien fondamental avec le monde sensible. On a déjà vu au début de cette partie la place que prennent les horizons au sein même du phénomène de perception. Ici c'est encore un autre rapport au sensible qui est révélé. Les rêveries, l'imagination sont « un principe d'action », nous motivant à rechercher l'expérience des choses du monde. C'est en cela qu'ils entretiennent « l'appétit » des sens. De plus, cet appétit ne s'épuise pas avec les déceptions qu'il provoque, car il renaît avec un peu de temps, par exemple

⁸² PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, op. cit., p. 273. L'auteur souligne. On retrouve ce passage quasiment à l'identique dans *Les Soixante-quinze Feuilles* : Id., *Les Soixante-quinze Feuilles, et autres manuscrits inédits*, éd. Nathalie Mauriac Dyer, Paris, Gallimard, 2021, p. 97-98.

« dès qu[e les pays] sont un peu oubliés et qu'ils sont redevenus pour nous des *noms* », mais des noms bien rattachés à un extérieur accessible et sensible. Cet aspect peut paraître contradictoire avec ce qu'on a vu dans la deuxième partie. L'expérience du référent n'est-elle pas censée modifier le contenu du Nom, notamment en retirant toutes les rêveries qui faisaient du référent quelque chose de profondément individuel ? Pourquoi alors le contenu fantasmé des Noms est parfois décrit comme étant le contenu définitif, comme lorsque le narrateur dit que « ces noms absorbèrent à *tout jamais* l'image qu'[il] avai[t] de ces villes » (I, 380, je souligne) ? Cette apparente contradiction sera éclairée dans la prochaine partie.

Il y a dans l'extrait cité du *Contre Sainte-Beuve* un passage plus mystérieux que les autres, celui sur le rêve. La réalité psychologique est dite concerner aussi le contenu des rêves, où « [les] pays, [les] églises de notre enfance, [les] châteaux de nos rêves [prennent] l'apparence de même *nature que les noms*, l'apparence faite d'imagination et de désir que nous ne retrouvons plus réveillés », et ce qui est particulier, c'est qu'inclure le rêve comme domaine où opère cette réalité est donné comme un argument en sa faveur, au même titre que sa « vivacité » et le « plaisir » qu'elle cause. Alors que le rêve est traditionnellement opposé à la réalité, il semble ici être présenté comme le lieu privilégié de celle-ci. La clé pour comprendre la pensée derrière ce passage du *Contre Sainte-Beuve* se trouve dans *Le Temps retrouvé*, où le narrateur explique : « Le rêve était encore un de ces faits de ma vie, qui m'avait toujours le plus frappé, qui avait dû le plus servir à me convaincre du caractère purement mental de la réalité [...] » (IV, 493). Ce qui frappe le narrateur dans les rêves, c'est que leur contenu apparaît plus réel que la « réalité » dans le sens commun, car ils peuvent « quelquefois rapprocher [...] de [lui] des vérités, des impressions, que [s]on effort seul, ou même les rencontres de la nature ne [lui] présent[ent] pas, qu'ils [peuvent réveiller] en [lui] du désir, du regret de certaines choses inexistantes [...] » (IV, 493). Ainsi, si le contenu du rêve – produit par le mental seul – peut consister en ce qui apparaît comme d'intenses réalités, les réalités du même type d'intensité perçues dans l'éveil – les fameuses révélations des réminiscences par exemple – doivent dépendre aussi fortement du mental. Et si ce qui apparaît le plus réel dépend du mental, alors c'est tout le concept de réalité qu'il faut comprendre comme ayant un « caractère purement mental ». En un renversement vis-à-vis de la logique commune, ce n'est pas le contenu du rêve qu'il faut remettre en question parce qu'il ne correspond pas à la « réalité » (par définition), mais la « réalité » qu'il faut remettre en question parce qu'elle exclut le contenu du rêve.

La réalité doit donc être « psychologique », car c'est le type de réalité que l'on retrouve dans le rêve. Mais que le rêve soit le révélateur de cette réalité ne doit pas la faire voir comme

coupée du monde extérieur. Le rêve aide simplement le narrateur à réaliser qu'une réalité « objective » qui serait perçue par les sens sans le biais des horizons omet l'essentiel : « notre implication incontournable dans le réel⁸³ ». La réalité ne doit pas être vue comme indépendante du mental, elle doit être comprise en tant que relation entre sensation et horizons. En témoignent les innombrables scènes de la *Recherche* qui décrivent toute la *profondeur*⁸⁴ – gage intuitif de réalité et de vérité – des expériences où les sens sont explicitement « trompés » ou « trompeurs », à commencer évidemment par la scène d'ouverture, où il n'est pas exactement question d'un rêve, mais d'un état entre le sommeil et l'éveil où la description de la collaboration laborieuse des sens et de la mémoire pour tenter de situer l'espace-temps englobant le héros donne lieu à l'un des passages les plus riches de la littérature. De manière générale – on peut remarquer que c'est le cas dans la plupart des passages évoqués dans ce travail – il est bien plus décrit comment les objets *apparaissent au héros* que comment ils sont *objectivement*. Et quand ce n'est pas tels qu'ils apparaissent au héros, c'est systématiquement à travers un *regard* que les objets de la *Recherche* sont donnés.

Longtemps pourtant, le héros pensait pouvoir trouver le réel dans les objets seuls, en les percevant de manière « pure ». Cette croyance en la possibilité de trouver la réalité dans l'« objectivité » des choses est tout ce qu'il y a de plus commun. Deleuze a appelé « *objectivisme* cette tendance qui nous est naturelle ou, du moins, habituelle », et qui constitue l'obstacle principal que le héros doit vaincre dans son apprentissage⁸⁵. C'est en vertu de cette croyance qu'à Balbec par exemple, il expulse rapidement toutes les notions qui forment la mystérieuse beauté du lieu (côte sauvage où se dresse face à la tempête l'église gothique de type persan) puisque ce que ses sens perçoivent « objectivement » de Balbec n'est rien de tout cela (voir la sous-partie 2.3). Cependant les anciennes notions ne sont pas écartées immédiatement. Avant d'accepter la désillusion, le héros leur donne encore du crédit, tellement leur effet sur lui était fort, tellement elles faisaient de Balbec, de son église, les détentrices du secret d'une vérité. Alors il met la faute sur ses sens : « Et n'accusant ma déception que des contingences, la mauvaise disposition où j'étais, ma fatigue, mon incapacité à savoir regarder [...] » (II, 21), et ce malgré les efforts de concentration pour affûter sa perception et faire en sorte qu'elle capte la vérité que cette église doit contenir : « Je me disais : C'est ici, c'est l'église de Balbec. Cette place qui a l'air de savoir sa gloire, est le seul lieu du monde qui possède l'église de Balbec [etc.] » (II, 20). Finalement, au-delà de la déception de découvrir

⁸³ SIMON, Anne, *Proust ou le réel retrouvé*, op. cit., p. 116-117. Je souligne.

⁸⁴ J'emprunte le terme à Anne Simon, voir *ibid.*, p. 145-188.

⁸⁵ DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes*, op. cit., p. 37. Apprentissage, pour Deleuze, de la lecture des *signes*.

l'« illusion référentielle » (le référent ne contient pas le signifié), ces efforts pour tenter de saisir la vérité de l'objet de façon non biaisée sont doublement frustrants, comme l'explique Simon : « Les moyens analytiques et physiques mis en œuvre pour accéder à une hypothétique pureté sensorielle conduisent le héros à un échec qui le plonge dans une impression de frustration d'autant plus forte qu'il a conscience de passer à côté de “quelque chose” pourtant “là” [...]»⁸⁶. » Doublement frustrants donc, d'une part car la tentative d'objectivisation est un « échec », le sujet n'arrivant jamais à retirer complètement les biais de son point de vue, d'autre part car l'objet ainsi saisi ne révèle rien du secret qu'il semblait contenir. Toute tentative donc d'abstraire par un effort intellectuel la réalité d'un objet de son expérience sensible saturée d'« illusions » échoue car ce qui est obtenu n'est alors ni objectif, ni profond.

C'est notamment grâce au personnage d'Elstir que le héros va comprendre l'erreur de sa démarche et qu'il va commencer à réhabiliter l'« erreur des sens » comme composant essentiel d'une saisie du monde. Chez Elstir il réalise que, focalisé sur ce que l'objet seul était censé lui dévoiler, il est passé à côté de ce que l'église de Balbec avait réellement à offrir, s'il s'était laissé pleinement investir les images formées par ses sens. Il aurait pu alors voir peut-être comme le peintre que la « sorte d'avenue » formée par les statues de saints « part des fonds des âges pour aboutir à Jésus-Christ », que « [c]e sont d'un côté ses ancêtres selon l'esprit, de l'autre, les Rois de Juda, ses ancêtres selon la chair [etc.] », que certaines parties de l'église sont bien « tout orientales »... mais tout cela « avait passé pour [lui] inaperçu dans l'ensemble du monument qui ne ressemblait pas à ce que [lui] avaient montré ces mots : “église presque persane” » (II, 198). La croyance en une église à l'individualité mystique et la croyance, consécutive à l'expérience du lieu, en une église tout-à-fait banale ont donc pour base une erreur commune : celle de croire que la réalité se trouve dans l'objet indépendamment de toute subjectivité. Grâce à Elstir, le héros commence à comprendre que la seconde image qu'il s'est faite de l'église de Balbec n'est pas plus correcte que la première. Il va dès lors changer son attitude vis-à-vis des données du sensible : il « accède à une nouvelle façon de voir en réenclenchant son regard sur le monde tel qu'il se donne [donc dans la relation qui s'établit entre le sensible et les horizons] et en désactivant la recherche de la signification intellectuelle du sentir [i. e. la tentative de saisir par un effort intellectuel la réalité « objective » derrière la sensation]»⁸⁷.

⁸⁶ SIMON, Anne, *Proust ou le réel retrouvé*, op. cit., p. 100.

⁸⁷ *Ibid.*

La rencontre d'Elstir est donc une étape importante, mais ce sont bien sûr les expériences de réminiscence qui vont être pour le héros la véritable révélation, qui est que « toute sensation authentique se découvre comme un événement qui émane à la fois du monde et du moi⁸⁸ ». Tout comme le rêve, elles disqualifient l'*objectivité* comme prétendante à la réalité, pour ces deux raisons que nous avons vues : ce qui est saisi comme image prétendument « objective » paraît pauvre et manquer cruellement de la *profondeur* qu'ont par exemple le contenu du rêve ou des réminiscences ; ces images « objectives » ne le sont en vérité jamais, le rêve et les réminiscences formant la preuve éclatante de notre nécessaire implication dans ce qui nous est donné du monde. Dans *Le Temps retrouvé*, le narrateur comprend que « toute impression est double, à demi engainée dans l'objet, prolongée en nous-même par une autre moitié que seul nous pourrions connaître », mais que « nous nous empressons de négliger », alors que c'est « la seule à laquelle nous devrions nous attacher » (IV, 470). La *Recherche* finit par faire perdre son sens à la notion d'*objectivité*, et présente le réel comme quelque chose de beaucoup moins figé, de beaucoup moins plat : les « objets » sont indissociables de leur *apparaître*, le réel est le monde *tel qu'il nous est donné*⁸⁹. La perspective qu'elle donne s'oppose ainsi à tous les grands courants philosophiques qui ont façonné la pensée occidentale depuis l'antiquité. Autant Platon que les rationalistes ou les empiristes⁹⁰ considéraient l'*apparaître* comme une source d'erreur et établissaient des méthodes pour éviter ses pièges et réussir à atteindre les vérités qui se situent à un niveau caché. La philosophie du langage analytique garde les traces de ces conceptions : elle recherche la réalité des significations du langage dans l'abstraction de ses éléments en notions théoriques générales. Mais cet effort d'intellectualisation des données du monde est précisément ce qui dans la *Recherche* éloigne le héros des vérités mêmes qu'il cherche par là à saisir. Comme le dit Simon, « [I]' "erreur" a donc changé de terrain, et vient qualifier les opérations synthétisantes de l'intellect ». Elle continue : « quant à la réalité, elle ne se révèle plus qu'à celui que Valéry appellera "l'ingénu que nous portons en nous", cet "enfant" que "nous réprimons" mais "qui nous demeure et qui veut toujours voir pour la première fois"⁹¹. » La réalité ne se situerait donc pas à un niveau caché, mais bien à portée directe de nous, et même en partie déjà en nous, dans le regard de cet « enfant ». Pourtant cette « réalité » reste encore bien mystérieuse. En quoi consiste sa

⁸⁸ *Ibid.*, p.97. L'auteure souligne.

⁸⁹ Formule légèrement modifiée employée par le narrateur du Temps retrouvé : « [...] notre vraie vie, la réalité telle que nous l'avons sentie [...] » (IV, p. 459).

⁹⁰ Les empiristes, même s'ils fondent l'acquisition de connaissance sur l'expérience sensible, établissent les conditions qui permettent à celle-ci de fournir un savoir fiable.

⁹¹ *Ibid.*, p. 114. Elle cite Paul Valéry, « L'homme et la coquille », *Variété V*, Paris, Gallimard, 1944, p. 15.

profondeur qui la différencie qualitativement de ce qui est abstrait par l'intellect ? Comment peut-on y accéder et « réadopter » le regard de l'« ingénu » qui est en nous ? Et la question centrale pour ce travail : quelle nouvelle conception du fonctionnement sémantique du nom propre en découle ? Ce sont à ces questions que vont tenter de répondre la quatrième partie ainsi que la conclusion.

Quatrième partie : Le temps et le Nom palimpseste

4.1 Le temps

Les expériences révélatrices du rêve et des réminiscences font prendre conscience au héros de notre implication dans le réel. La particularité de ces expériences est qu'elles rendent apparente une certaine *profondeur*, terme que je n'ai pas encore développé. Je l'emprunte à Anne Simon, qui, sans le définir précisément afin de lui laisser le maximum de puissance signifiante, le décrit comme « articulation d'horizons » qui « double notre lien à ce qui nous entoure et s'avère la dimension primordiale de l'être⁹² », ou plus loin encore comme « épaisseur ontologique du sensible⁹³ ». Les horizons qui s'articulent pour former la profondeur du rêve ou de la réminiscence sont principalement d'ordre spatial et temporel. L'espace du rêve ou du demi-sommeil n'est pas simple, il se dilate, se réduit, ou se défait pour se refaire tout autre. L'espace de la réminiscence se multiplie, crée des ponts inattendus, se concentre ou se dilate aussi. Mais ces horizons spatiaux vont toujours de pair avec des horizons temporels. Le rêve ne connaît pas une temporalité constante et linéaire, il s'ouvre sur une multitude d'époques différentes, va de l'une à l'autre sans se soucier de chronologie, les mélange entre elles, ralentit, accélère ou stoppe l'écoulement du temps. La réminiscence actualise un temps passé ou fantasmé⁹⁴, superposant et reliant plusieurs époques. Le rêve et les réminiscences sont donc révélateurs en ce qu'ils présentent un monde qui est « loin d'être cet objet circonscrit spatialement ou temporellement⁹⁵ » comme on nous le présente habituellement. La profondeur de la réminiscence en particulier impacte très fortement le héros. Cela s'explique par la force de sa dimension temporelle : en superposant un temps passé au temps présent, la réminiscence donne au héros la jouissance extrême de sa propre existence dans un monde en quatre dimensions (« la quatrième étant celle du Temps » (I, 60)).

Cette quatrième dimension, socle de la réalité proustienne, négligée par la « réalité » qui se limite au présent et se veut « objective », on la retrouve aussi dans les Noms. Roland Barthes avait lui-même proposé un parallèle entre réminiscences et noms propres. Tout comme c'est grâce à la réminiscence que le héros a pu devenir écrivain, ce serait grâce au Nom que Proust a pu écrire la *Recherche* : « le Nom propre est en quelque sorte la forme linguistique de

⁹² *Ibid.*, p. 144.

⁹³ *Ibid.*, p. 145.

⁹⁴ Comme la vue des trois arbres d'Hudimesnil (II, 76) ou des clochers de Martinville (I, 177-179), qui ne se rattache à aucun souvenir particulier, mais dont le phénomène est proche de la réminiscence.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 138.

la réminiscence. » Barthes leur attribue en commun notamment un « pouvoir d'exploration ([...] l'on "déplie" un nom propre exactement comme on fait d'un souvenir⁹⁶ ». On a vu dans la première partie comment les Noms de lieux et de personnes sont « dépliés » pour laisser voir la richesse de leur contenu. Il était question de la manière dont le lieu vient habiter le contenu du Nom (même le Nom de personne) et lui donner une individualité doublée d'un désir, mais la dimension temporelle a jusqu'à maintenant été laissée de côté. Il s'agit maintenant d'ajouter cette pierre à l'édifice sémantique du Nom.

En effet, le Nom dans la *Recherche* est aussi forgé d'une dimension temporelle, qui s'y incarne de différentes façons. D'abord, le Nom est imprégné par le temps historique. Lors des rêveries onomastiques du héros, l'Histoire joue un rôle important. L'information que le lieu sauvage et tempêtueux qu'est Balbec possède une église gothique enrichit son image surtout parce qu'elle l'inscrit dans l'Histoire européenne : « [...] ç'avait été un grand charme pour moi de les voir [ces lieux qui forment le pays de Balbec] tout d'un coup entrés dans la série des siècles, ayant connu l'époque romane, et de savoir que le trèfle gothique était venu nervurer aussi ces rochers sauvages [...] » (I, 378). Les Noms de *Florence* et *Venise* tiennent beaucoup de leur puissance signifiante de la Renaissance italienne qui les imprègne. Le nom de *Guermantes* est rempli de tout un imaginaire issu du Moyen-Âge, époque de la féodalité où les membres de la famille régnaient sur leurs terres en tant que seigneurs et dames, « décid[ant] de la vie et la mort de leurs vassaux » (II, 313). Mais tout comme le lieu finissait par s'inscrire autant dans le signifié que dans le signifiant (voir la sous-partie 1.3), la dimension temporelle se trouve aussi à la fois dans l'un et dans l'autre. Le Nom porte en lui des époques historiques, pas tant parce que ce qu'il désigne a une histoire ancienne, que parce que lui-même – par sa sonorité et l'évolution étymologique qui s'y cache – traverse les époques. Le nom propre est une entité qui s'étend dans le temps, il nous met en rapport avec toutes les époques qui l'ont vu s'employer, qui ont entendu prononcer ses syllabes. C'est pourquoi les Noms anciens – comme souvent les noms de lieu et les noms de famille noble – ont tant de charme. Cela explique aussi pourquoi le héros s'intéresse tant à l'étymologie : à travers elle un Nom porte une histoire encore plus ancienne, elle étend pour ainsi dire la dimension temporelle contenue par lui. Ainsi, sous un autre aspect encore, le signifiant et le signifié se retrouvent inextricablement liés.

Le Nom peut aussi incarner le temps futur – pas le futur historique, mais celui qui nous concerne directement. Lors des mêmes rêveries du héros, tout le charme des noms de lieux

⁹⁶ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 124.

repose finalement sur la possibilité de s'y rendre et de les découvrir. L'étendue temporelle de leurs Noms a d'autant plus de valeur qu'elle peut se prolonger vers le temps futur de la rencontre. Le désir que contient ces Noms dépend précisément de cette possibilité, qui est d'une certaine manière elle aussi contenue en eux. *Florence* est « divisé en deux compartiments », qui ont la forme de scènes possibles (et désirées) du séjour prévu :

Dans l'un, sous un dais architectural, je contemplais une fresque à laquelle était partiellement superposé un rideau de soleil matinal, poudreux, oblique et progressif ; dans l'autre [...] je traversais rapidement – pour trouver plus vite le déjeuner qui m'attendait avec des fruits et du vin de Chianti – le Ponte Vecchio encombré de jonquilles, de narcisses et d'anémones. (I, 382-383)

Les noms de lieux de « Noms de pays : le nom » contiennent la projection des moments de bonheur que le héros y vivra, ou peut y vivre, ils prennent la forme d'« une ambiance réelle dans laquelle [il] ir[a] [s]e plonger » (I, p. 383). De la même façon, tous les autres Noms qui sont chargés de désir – *Mme de Guermantes, Gilberte, Albertine, Mlle de Stermaria, etc.* – contiennent des scènes de moments heureux partagés dans un avenir possible. Lorsque Gilberte n'est encore pour lui que « Mlle Swann », le héros se projette : « Le plus souvent maintenant quand je pensais à elle, je la voyais devant le porche d'une cathédrale, m'expliquant la signification des statues, et, avec un sourire qui disait du bien de moi, me présentant comme son ami, à Bergotte » (I, 99). À l'époque qui suit la vision de Mme de Guermantes à l'église, son Nom se remplit de moments de bonheur qu'il partagerait avec elle du « côté de Guermantes », « cette terre torrentueuse où la duchesse [lui] appren[drait] à pêcher la truite et à connaître le nom des fleurs aux grappes violettes et rougeâtres qui décoraient les murs bas des enclos environnants » (II, 313). Et l'on retrouve de nombreux autres cas où la tendance, chère au héros, de se projeter dans l'avenir vient s'inscrire dans la signification des Noms.

Finalement, le Nom est surtout, comme la réminiscence, porteur de souvenir, donc du temps passé, non pas historique cette fois, mais personnel. C'est là peut-être l'aspect du nom propre qui est le plus souligné dans la *Recherche*, et pour cause, c'est lui qui rend le plus saillant la dimension temporelle que contient le Nom. Celui-ci peut activer plusieurs types de souvenir. Il peut naturellement nous ramener à un temps passé, si c'est un lieu, à cet endroit même, comme c'est le cas lorsqu'en entendant le nom du prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen le héros reconnaît le nom « d'une petite ville d'eaux allemande où tout enfant [il] avai[t] été avec [s]a grand-mère » (II, 553). Dès lors, sans qu'il se soit encore montré, le prince prend « le visage d'une terre aimée où s'étaient souvent arrêtés pour [le héros] les rayons du soleil de six heures ». Les noms de la princesse et de la duchesse de Guermantes contiennent eux le souvenir du temps des balades du côté de Guermantes : « Mais ce que pensaient la

duchesse et la princesse de Guermantes [...], je l'imaginai à l'aide de leurs noms, j'y supposai un charme irrationnel et, avec la soif et la nostalgie d'un fiévreux, ce que je demandais à leur opinion sur *Phèdre* de me rendre, c'était le charme des après-midi d'été où je m'étais promené du côté de Guermantes » (II, 356-357). Le narrateur, lucide, montre bien l'irrationalité de la démarche, alors que le héros, lui, ne se rend pas compte que le charme qu'il s' imagine que contient la pensée de ces dames n'est autre que celui que lui donne le nom *Guermantes*. Il n'en reste pas moins que le nom *Guermantes* est fortement chargé de souvenir. Pareillement, le nom d'une personne peut nous ramener à une certaine époque passée avec elle – nous reviendrons vers ce cas de figure dans la sous-partie suivante.

Le Nom peut aussi porter en lui le souvenir du temps de son seul emploi. L'époque des rêveries sur les « noms de pays » a rajouté à leurs significations déjà chargées son propre souvenir. Ainsi par exemple « le souvenir du temps pendant lequel [le héros] avai[t] cru passer à Florence la Semaine sainte » donne obstinément « à Florence quelque chose de pascal » (II, 441). Les noms de Roussainville ou Martinville portent eux le souvenir, non d'une époque pleine de rêveries sur leur contenu, mais du contexte dans lequel le héros les entendait autrefois :

[...] parce que je les avais entendu prononcer si souvent par ma grand-tante à table, dans la "salle", [les noms de Roussainville ou de Martinville] avaient acquis un certain charme sombre où s'étaient peut-être mélangés des extraits du goût des confitures, de l'odeur du feu de bois et du papier d'un livre de Bergotte, de la couleur de grès de la maison d'en face, et [...], aujourd'hui encore, quand ils remontent comme une bulle gazeuse du fond de ma mémoire, conservent leur vertu spécifique à travers les couches superposées de milieux différents qu'ils ont à franchir avant d'atteindre jusqu'à la surface. (II, 22)

Le souvenir de ce contexte d'énonciation est si fortement imprégné dans ces Noms que même pour le narrateur (« aujourd'hui encore ») ils ont gardé ce « charme ». Aucun des souvenirs postérieurs rattachés à ces noms, « les couches superposées de milieux différents » ne parviennent à l'effacer.

Il faut ajouter l'aspect important que, lors d'une occurrence particulière, un Nom prononcé par quelqu'un peut alors contenir pour nous le souvenir de cette personne autre (ou plus exactement l'idée qu'on se fait de son souvenir). C'est ce qui arrive lorsque Mme de Guermantes prononce devant le héros le prénom du baron de Charlus, « Palamède » : « Ce prénom prenait dans la bouche de Mme de Guermantes une grande douceur », « dans le gris confus qu'était pour moi la vie de la duchesse de Guermantes, ce nom de Palamède mettait comme la clarté des longues journées d'été où elle avait joué avec lui, jeune fille, à Guermantes, au jardin » (II, 673-674). Ce souvenir de la duchesse, bien qu'il soit imaginé par le héros, ne rend pas moins tangible la dimension temporelle du Nom que les souvenirs véritables. Le nom

de *Palamède* est bien pour Mme de Guermites imprégné de souvenir, c'est le même nom qu'elle emploie depuis petite, et c'est celui-là même qu'entend le héros. C'est parce que *Palamède* est dans la bouche de la duchesse relié à un temps passé bien réel qu'il se remplit pour le héros d'un souvenir artificiel qui l'exprime, et pas l'inverse. Le « faux » souvenir que le héros perçoit dans cette occurrence de « Palamède » est bien la marque de l'étendue temporelle du nom.

4.2 Le « déplacement » du référent : d'objet simple à référent multiple

La *profondeur* du Nom repose donc fortement sur des horizons d'ordre temporel. Le lien entre le Nom et le référent s'en retrouve complexifié. Le Nom employé semble en effet opérer plusieurs mouvements de référence simultanés : vers l'objet passé, celui dont les souvenirs et l'histoire nourrissent le sens ; vers l'objet « futur », celui dont l'occurrence nominale marque la direction, l'intention, l'adresse, le désir, l'action, facteurs d'intensité du sens. Le nom propre, pris comme tel, correspondrait alors à ce que Maurice Merleau-Ponty appelle du langage « à l'état vivant ou naissant », celui qui est pris « avec toutes ses références, celles en arrière de lui, qui le relie aux choses muettes qu'il interpelle, et celles qu'il envoie devant lui et qui font le monde des choses dites – avec son mouvement, ses subtilités, ses renversements, sa vie –, qui exprime et qui décuple celle des choses nues⁹⁷ ». Sans s'attarder sur ce qu'entend Merleau-Ponty par « choses muettes », « choses dites » et « choses nues », contentons-nous de cerner globalement ce qu'ont en commun le langage pris « à l'état vivant » de Merleau-Ponty et le nom propre de Proust, à savoir : le *dynamisme* de leur processus référentiel, nécessaire à l'expression d'une réalité elle-même non statique, puisqu'elle *surgit* dans l'apparaître (qui n'est rien d'autre que l'*être*, et vice-versa). Le référent, l'objet réel dont on parle, ne peut donc plus être compris comme une entité ayant une existence purement objective et atemporelle. Dans les mots d'Anne Simon : « Si le réel est structuré par des horizons, sensibles ou personnels, c'est donc cette structuration qui est le but du processus référentiel, plus qu'un improbable étant.⁹⁸ » Lorsque le héros est prêt à mentir à ses parents sur l'origine de l'escalier des Swann par « amour de la vérité » (I, 496), ce n'est pas parce qu'il souhaite qu'ils s'en fassent une certaine *image* (où serait alors la vérité ?), mais parce qu'il veut

⁹⁷ MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 167. Anne Simon utilise passablement la phénoménologie de Merleau-Ponty pour analyser le rapport au réel dans la *Recherche*. Lui-même était un grand lecteur de Proust, qui l'a beaucoup inspiré dans les développements de sa phénoménologie. Il reconnaît explicitement sa dette envers lui dans l'introduction de *Phénoménologie de la perception*.

⁹⁸ SIMON, Anne, *Proust ou le réel retrouvé*, op. cit., p. 219.

par le langage *désigner* « cet » escalier digne d'un profond respect (ou l'escalier des Swann *en tant qu'il est digne d'un profond respect*), il veut pouvoir leur parler *de lui*. Sans cet aiguillage, la communication ne se ferait qu'à moitié, le héros parlerait à ses parents d'un « demi-objet » dont ceux-ci complèteraient aussitôt inconsciemment la partie manquante par leur propre vision, leurs propres horizons, et se retrouveraient bien éloignés de l'escalier dont le héros veut parler.

Dans une réalité où l'*être* et l'*apparaître* sont une seule et même chose, le référent ne peut plus être l'« objet » de la philosophie classique : d'une part, comme on l'a vu, car cette réalité se donne à travers une structuration d'horizons (spatiaux, temporels, etc.) que l'« objet » se veut ignorer, d'autre part car un référent-apparaître est rattaché à une certaine perception, qui selon les horizons qui la constituent peut d'une fois à l'autre changer plus ou moins radicalement l'apparence du référent (donc changer le référent), alors que l'« objet » se veut stable et atemporel. Celui-ci alors « disparaît de l'univers proustien parce qu'il résiste à la visée globalisante ou unifiante du sujet, comme en témoignent, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, les tentatives infructueuses du héros pour fixer le motile visage d'Albertine.⁹⁹ » Plus on tente de se faire d'un « objet » une représentation correcte, unique et objective, plus on se rend compte, en finissant par arrêter de blâmer l'incompétence de notre perception, que celui-ci est réellement multiple et insaisissable (tout l'inverse d'un objet). C'est en partie ce qui fait que les noms propres dans la *Recherche* sont toujours aussi « chargés ». Un Nom porte en lui la multiplicité du référent. Pour le héros, *Albertine* ou *Mme de Guermantes* cachent en eux respectivement un grand nombre d'Albertine et un grand nombre de Mme de Guermantes : toutes celles que le héros a connues et que sa mémoire a décidé de placer dans le Nom.

Mais il faut ici démêler une confusion que Barthes lui-même a négligé d'éviter. Dans « Proust et les noms », celui-ci met sur le même plan deux aspects bien différents de l'« épaisseur sémantique » du Nom. Il y a certes dans le contenu d'un Nom, comme on l'a vu dans la première partie, plusieurs « sèmes » qui se mêlent et s'enrichissent : *Parme* « est composé de deux sèmes : la douceur stendhalienne et le reflet des violettes » ; *Balbec* a « deux sens simultanés : “architecture gothique et tempête sur la mer”¹⁰⁰ » ; etc. (On peut d'ailleurs maintenant comprendre ces sèmes comme des « images » qui ont une *profondeur* importante donnée par l'articulation de nombreux horizons : des notions de toutes sortes, la dimension temporelle, la dimension spatiale, la sonorité, le désir, etc.) Mais ce que Barthes a

⁹⁹ *Ibid.*, p. 195.

¹⁰⁰ BARTHES, Roland, « Proust et les noms », art. cit., p. 127.

(volontairement peut-être) laissé de côté dans sa démonstration, c'est que le sens d'un Nom est tout de même, d'une certaine façon, limité. La « dilatation sémique du nom propre », la « catalyse d'une richesse infinie¹⁰¹ » dont il est le lieu, se doivent d'être nuancées et précisées pour s'accorder avec le fait que « les noms ne sont pas très vastes » (I, 382). En effet, malgré la richesse du contenu des fameux « noms de pays », « c'est tout au plus si [le héros] pouvai[t] y faire entrer deux ou trois des “curiosités” principales de la ville », et de plus, – ce qui peut paraître contradictoire avec tout ce qui a été dit dans cette partie – « on ne peut pas faire tenir dans un nom beaucoup plus de durée que d'espace » (I, 382). L'image que donne un Nom, bien qu'elle puisse être très riche et puissante, n'en reste pas moins « simplifiée » (I, 382). Pourtant l'idée de Barthes selon laquelle le Nom présenté dans la *Recherche* est *catalysable*, « on peut le remplir, le dilater, combler les interstices de son armature sémique d'une infinité de rajouts¹⁰² » n'est pas infondée. Le contenu d'un Nom peut toucher à l'infinité, mais seulement pris « dans sa diachronie ». Le nom de Mme de Guermantes ne signifie pas *en même temps* « un donjon sans épaisseur qui n'était qu'une bande de lumière orangée et du haut duquel le seigneur et sa dame décidaient de la vie et de la mort de leurs vassaux », « l'hôtel de Guermantes » à Paris, « limpide comme son nom », et la *Mme de Guermantes* du jour du mariage de Mlle Percepied à l'église de Balbec (II, 312-315). Les « sept ou huit figures différentes » du nom de Mme de Guermantes sont bien toutes contenues dans ce Nom, mais ne se donnent jamais simultanément, car chacune est reliée à une certaine époque qui a connu une certaine *version* de la duchesse. Un Nom a pour ainsi dire une signification actuelle et prédominante, mais qui peut laisser place à une de ses significations anciennes « grâce à quelque hasard » qui l'aura activée, « une sensation d'une année d'autrefois » qui aura permis « à notre mémoire de nous faire entendre ce nom avec le timbre particulier qu'il avait alors pour notre oreille » (II, 311). L'« épaisseur sémantique » du Nom doit donc se comprendre de deux manières : c'est d'une part la richesse que peut avoir le sens actuel (la richesse de *Balbec* à l'époque des rêveries sur les « noms de pays » par exemple), et c'est d'autre part la multiplicité de ces sens que le Nom revêt successivement dans le temps et qu'il garde toujours quelque part en lui.

La multiplicité du référent donne donc lieu à une multiplicité du signifié, dont la complexité atteint un niveau encore supérieur. Le référent de tous les Noms finit par se montrer multiple, mais les personnes semblent l'être de manière particulièrement marquante, puisque

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² *Ibid.*

c'est leur multiplicité qui est décrite le plus explicitement. On a vu la multiplicité de Mme de Guermantes. Celle de Swann, bien que moins développée, apparaît aussi :

[...] depuis que j'avais revu Gilberte, pour moi Swann était surtout son père, et non plus le Swann de Combray ; comme les idées sur lesquelles j'embranchais maintenant son nom étaient différentes des idées dans le réseau desquelles il était autrefois compris et que je n'utilisais plus jamais quand j'avais à penser à lui, il était devenu un personnage nouveau ; je le rattachai pourtant par une ligne artificielle, secondaire et transversale à notre invité d'autrefois [...]. (I, 400)

Swann n'existe pas, comme finalement tous les personnages de la *Recherche*, indépendamment d'un regard, formé par un réseau d'idées. C'est en considérant d'ailleurs la différence¹⁰³ entre le Swann pour sa famille et le Swann de la même époque pour les « clubmen » de Paris qu'au début du roman le narrateur constate que « l'acte si simple que nous appelons “voir une personne que nous connaissons” est en partie un acte intellectuel » (I, 19). Ici Swann n'est pas différent à une même époque selon les regards de sujets différents, mais selon les regards d'un même sujet, à des époques différentes. L'« objet » que désigne le nom *Swann* n'est plus le même, c'est « un personnage nouveau ». Quelque chose – « une ligne artificielle » – relie pourtant les deux personnages dans la conscience du héros.

Il s'agit de la même ligne qui relie la Albertine que le héros utilise pour préparer son rendez-vous avec Mme de Stermaria à la Albertine de Balbec :

Alors, dans celle qui n'est plus pour nous qu'un moyen, et un chemin vers d'autres, nous sommes tout aussi étonnés et amusés d'apprendre de notre mémoire ce que son nom signifia d'original pour l'autre être que nous avons été autrefois, que si, après avoir jeté à un cocher une adresse, boulevard des Capucines ou rue du Bac, en pensant seulement à la personne que nous allons y voir, nous nous avisons que ces noms furent jadis celui des religieuses capucines dont le couvent se trouvait là et celui du bac qui traversait la Seine. (II, 681-682)

L'étonnement n'est pas dû à ce que le même nom d'*Albertine* ait simplement changé de signifié – c'est-à-dire de manière de présenter un même référent – il est bien dû à ce qu'*Albertine* a changé de référent, comme l'indique la comparaison. On est étonné que « Capucines » ou « Bac », dont le référent est aujourd'hui des rues de Paris où habitent peut-être des personnes que nous connaissons, désignaient à l'époque respectivement un groupe de religieuses et une embarcation. Ces noms de « Capucines » et de « Bac » contiennent, comme le nom d'*Albertine*, l'historique de leurs significations. Ils désignent normalement à l'époque présente une certaine chose, mais les parties reculées de leur dimension temporelle peuvent à tout moment – si les conditions le permettent – remonter à la surface : le « boulevard des Capucines » redevient

¹⁰³ Il est intéressant de remarquer que la multiplicité du référent ne se comprend pas seulement en tant que multiplicité du référent dans le temps pour un même sujet, mais aussi en tant que multiplicité du référent au même moment pour des sujets différents (comme aussi pour « l'escalier des Swann »).

alors le lieu de vie de ces religieuses, Albertine redevient alors la fille au « polo » « silhouettée sur l'écran que lui fait, au fond, la mer » (II, 186). La « ligne artificielle » qui relie ces « mêmes » personnes et ces « mêmes » lieux, pourtant bien différents, est tout-à-fait réelle, et si situe dans la dimension temporelle du Nom.

4.3 Le Nom palimpseste et les « moi »

On est maintenant en mesure d'expliquer pourquoi le narrateur peut sans contradiction dire à la fois dans « Noms de pays : le nom » que les noms de *Balbec* ou *Venise* « absorbèrent à tout jamais l'image qu'[il] avai[t] de ces villes » (I, 380, je souligne), et plus tard dans le roman que l'expérience de ces villes changea radicalement le sens de leurs Noms, « en chassant toutes les images qui y vivaient jusque-là » (II, 21). L'image de Balbec comme un lieu de tempête où se dresse face à la mer une église gothique se trouve toujours dans le nom *Balbec*, même quand celui-ci s'est rempli d'« un tramway, un café, les gens qui passaient sur la place, la succursale du Comptoir d'escompte », mais cette ancienne image a disparu de sa surface pour s'enfouir dans l'époque passée que le nom cache, maintenant que ses syllabes se sont « refermées » sur la nouvelle image. Les expériences de « désillusion » par le côtoiement du référent (voir la deuxième partie) ne suppriment donc pas l'ancien contenu imaginaire du Nom, elles ne font que l'enfouir dans les profondeurs de sa dimension temporelle. Déjà avant cela il est possible qu'une autre image fantasmée plus ancienne ait été enfouie encore plus profondément par l'ancienne image fantasmée (pensons aux différentes Mme de Guermantes qui ont existé pour le héros avant même la première rencontre (II, 312-316)). Et dans cette suite d'images successives, la première expérience sensible rapprochée du référent est loin d'être la dernière étape, puisque celui-ci, insaisissable dans sa multiplicité, apparaîtra différent à chaque nouvelle expérience, la plus récente venant par sa nouvelle image systématiquement recouvrir la précédente, et elle-même se retrouvera par la suite aussi enfouie dans les abysses du Nom.

Avec le recul, il n'y a donc aucune « version » passée du Nom qui soit plus correcte que l'autre, qui donne une image plus « réelle » du référent : « C'était maintenant des souvenirs, c'est-à-dire des tableaux dont l'un ne me semblait pas plus vrai que l'autre » (II, 230), dit le narrateur en parlant de deux Albertine, celle qu'il a d'abord aperçue sur la plage et celle que lui a présenté Elstir. Seule la « version » actuelle de la représentation du référent, en reléguant toutes les précédentes au rang d'« illusion », peut être dite représentation de la « réalité ». C'est la réalité que donne à voir la visite de son église qui fait de l'image rêvée de Balbec une « illusion ». Mais cette réalité-là se révélera aussi être une « illusion » lorsque la

réalité de Balbec en tant que lieu d'un été partagé avec le groupe des jeunes filles prendra sa place. Dans cette perspective, chaque apparence de Balbec, même les premières, très indirectes, qui reposaient sur quelques informations et beaucoup d'imagination, ont donné au héros la réalité de Balbec. Comme dit Merleau-Ponty dans *Le Visible et l'invisible* : « [...] la fragilité même de telle perception, attestée par son éclatement et la substitution d'une autre perception, loin qu'elle nous autorise à effacer en elles toutes l'indice de "réalité", nous oblige à le leur accorder à toutes, à reconnaître en elles toutes des variantes du même monde, et enfin à les considérer non comme toutes fausses, mais comme "toutes vraies" [...] »¹⁰⁴. » Ce qui est particulier à la *Recherche*, c'est que ces multiples réalités, lorsqu'elles concernent un même référent singulier à travers le temps, se cachent quelque part dans son Nom, sous la signification de sa réalité actuelle.

Le nom propre, dans la *Recherche*, se présente donc comme un formidable palimpseste¹⁰⁵ qui permet au héros, à chaque fois que le hasard réactive une signification ancienne – ici celle qu'avait *Mme de Guermantes* au mariage de Mlle Percepied –, d'accéder à une époque passée de sa vie :

Et le nom de Guermantes d'alors est aussi comme un de ces petits ballons dans lesquels on a enfermé de l'oxygène ou un autre gaz : quand j'arrive à le crever, à en faire sortir ce qu'il contient, je respire l'air de Combray de cette année-là, de ce jour-là, mêlé d'une odeur d'aubépines agitée par le vent du coin de la place, précurseur de la pluie, qui tour à tour faisait envoler le soleil, le laissait s'étendre sur le tapis de laine rouge de la sacristie et le revêtir d'une carnation brillante, presque rose, de géranium, et de cette douceur, pour ainsi dire wagnérienne, dans l'allégresse, qui conserve tant de noblesse à la festivité. (II, 312)

Lorsque le Nom vient se teinter d'une signification ancienne, il peut s'ouvrir – comme un ballon rempli de gaz – et donner au héros une époque passée de sa vie, non pas sous forme d'informations ou de simple image, mais sous forme de *sensation*. La description est celle d'une expérience sensible complète – elle comprend à la fois l'odorat (« une odeur d'aubépine »), le toucher (« le vent du coin »), la vue (la « carnation brillante » du « tapis de laine rouge ») et l'ouïe (« l'allégresse » de la « festivité ») – mais surtout *profonde*, car tous les éléments qui forment le contenu de l'expérience de ces sens sont chargés des horizons du héros : on connaît l'importance des « aubépines » dans l'enfance du héros à Combray ; la météo à la fois venteuse, ensoleillée et annonciatrice de pluie n'est pas anecdotique, elle crée une certaine *atmosphère* ; la figure inventive du vent qui fait s'envoler le soleil puis le relaisse

¹⁰⁴ MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, op. cit., p. 65.

¹⁰⁵ Parchemin qui a été utilisé plusieurs fois et sur lequel on peut grâce à différentes techniques déchiffrer et faire apparaître sous l'écriture la plus récente les anciens écrits qui ont été effacés.

s'étendre sur le tapis n'est pas simplement esthétique, elle permet de rendre compte de l'impression perceptive subjective du héros, tout comme celle de la « carnation brillante, presque rose, de géranium » dont est *revêtu* le tapis ; la référence à Wagner vient donner à la « douceur » (du tapis, mais qui semble s'étendre au reste) une valeur qu'on ne peut se représenter qu'en imaginant le goût qu'a le héros pour sa musique ; l'ajout, que « l'allégresse [...] conserve tant de noblesse à la festivité », n'a pas la froideur et la vacuité d'un précepte ou d'une vérité générale, il a la chaleur, la profondeur – et la vérité – d'un point de vue.

L'ancienne signification du Nom donne accès à une époque passée, à des souvenirs, à une réalité, bien plus à la manière de la réminiscence qu'à la manière de la mémoire volontaire (qui ne donne accès qu'à des données factuelles). Comme le fait par exemple la fameuse madeleine trempée dans le thé, cette ancienne signification de *Mme de Guermantes* ramène le héros à une époque *vécue*, c'est-à-dire – dans la conception du « moi » qui se développe dans le roman – ramène le héros à un « lui » différent, le « lui » de cette époque. On retrouve ce phénomène troublant et enivrant avec tous les Noms qui ont marqué une certaine époque de la vie du héros, à commencer par celui de Swann : « [...] j'ai l'impression de quitter une personne pour aller vers une autre qui en est distincte, quand, dans ma mémoire, du Swann que j'ai connu plus tard avec exactitude je passe à ce premier Swann [...] rempli de loisir, parfumé par l'odeur du grand marronnier, des paniers de framboises et d'un brin d'estragon. » (I, 19) Cette *autre personne* qu'était le référent du nom *Swann* est inséparable des horizons du héros qui l'entourent et qui, en grande partie, le font. Accéder à cette *autre personne*, cette réalité enfouie de *Swann*, c'est endosser les horizons de l'ancien moi (ses perceptions, ses croyances, ses désirs, etc.), donc c'est accéder à l'ancien moi¹⁰⁶.

Mais le héros, lorsqu'un Nom reprend une ancienne signification, ne *devient* pas l'ancien lui. Comme avec la réminiscence, ce n'est pas le passé *tel quel* qui est révélé. Le passé est donné différemment qu'au moment où il a été vécu. Il est donné à un niveau de conscience différent, supérieur peut-être, obtenu grâce à la distance temporelle réalisée. Car en plus des horizons de son ancien moi, le héros « perçoit » à travers l'horizon important qu'est la distance temporelle avec le présent, propre au souvenir. Cet aspect fait de la réminiscence sensorielle, mais aussi de ce que j'appellerai la « réminiscence nominale », une expérience qui rend « tangible » l'étendue temporelle du moi.

¹⁰⁶ Le mouvement inverse fonctionne aussi : lorsqu'on retrouve une époque oubliée de notre vie grâce à la réminiscence, alors « les noms reprennent leur ancienne signification » (IV, 125).

Il est intéressant de remarquer que cette prise de conscience de l'existence de soi dans le temps doit passer par l'extérieur. Une réminiscence nominale ne peut pas avoir lieu avec notre propre Nom, pour la simple raison que notre propre Nom n'a pas la *profondeur* nécessaire. De tous les Noms, le nôtre est celui dont la signification est la plus pauvre. Il est même, pour ainsi dire, vide de sens pour nous. En effet, nous apparaissions à nous-mêmes bien différemment que les autres entités singulières. Notre propre représentation, *ego*, est bien plus simple que les représentations des Noms. *Ego* ne nous apparaît pas multiple, mais unique, et il est attaché de manière nécessaire au temps et à l'espace actuel. Peu importe le nom qui est donné à *ego*, son sens sera toujours court-circuité par notre représentation d'*ego*, il lui manquera toujours les horizons qui font la profondeur : la dimension spatiale, la dimension temporelle, les croyances, les désirs, etc. Il suffit de penser à ce que notre propre prénom signifie pour nous convaincre de sa vacuité par rapport aux autres Noms. La seule façon de donner un sens à notre propre Nom est de projeter en lui le sens qu'il a pour les autres. Prononcé ou écrit par lui-même, le prénom du héros est vide, mais qu'il se retrouve dans la bouche de quelqu'un d'autre, et il se remplit alors du sens que l'autre donne à son être, il devient la preuve de son « existence sociale ». Cette preuve devient même un plaisir immense, presque sensuel, lorsque cette autre personne qui prononce son prénom et atteste que son être prend forme dans une pensée est Gilberte, la fille dont il est amoureux :

Et il y eut un jour aussi où elle me dit : « Vous savez, vous pouvez m'appeler Gilberte, en tous cas moi, je vous appellerai par votre nom de baptême. C'est trop gênant. » Pourtant elle continua encore un moment à se contenter de me dire « vous » et comme je le lui faisais remarquer, elle sourit, et composant, construisant une phrase comme celles qui dans les grammaires étrangères n'ont d'autre but que de nous faire employer un mot nouveau, elle la termina par mon petit nom. Et me souvenant plus tard de ce que j'avais senti alors, j'y ai démêlé l'impression d'avoir été tenu un instant dans sa bouche, moi-même, nu, sans plus aucune des modalités sociales qui appartenaient aussi, soit à ses autres camarades, soit, quand elle disait mon nom de famille, à mes parents, et dont ses lèvres [...] eurent l'air de me dépouiller, de me dévêtir, comme de sa peau un fruit dont on ne peut avaler que la pulpe, tandis que son regard, se mettant au même degré nouveau d'intimité que prenait sa parole, m'atteignait aussi plus directement [...]. (I, 396)

On rapporte souvent comme un fait étrange que le prénom du narrateur n'apparaît quasiment pas dans la *Recherche*. On peut maintenant comprendre pourquoi parler de lui-même en tant que *Marcel* en aurait fait un roman entièrement différent. Ce n'est pas seulement que le narrateur aurait employé un Nom qui n'aurait pas eu de sens pour lui, c'est que ce même Nom en aurait précisément eu un pour nous, lecteur. Au fil de la lecture, nous aurions petit-à-petit construit derrière le nom de *Marcel* toute une représentation, et à chaque fois qu'il apparaîtrait

dans le texte on y verrait l'image, non d'un sujet, mais d'un objet. Au lieu de cela, il y a le héros et le narrateur, éternels sujets qu'on ne voit que de l'intérieur, c'est-à-dire qu'on ne voit pas, puisque c'est avec leurs yeux qu'on voit. Ainsi ce n'est pas tant parce qu'il n'en est pas fait de description physique qu'on ne peut pas se représenter le héros, que parce qu'il est toujours un « je », et ne devient jamais un Nom.

Cinquième partie : Conclusion

L'art pour échapper à l'intelligence

J'espère dans la partie précédente avoir pu éclairer en quoi consiste la réalité dont il est question dans *À la recherche du temps perdu*, comment elle change la manière de concevoir le référent du Nom et comment celui-ci se retrouve alors contenir une profondeur temporelle d'une grande complexité. Une question fondamentale cependant subsiste. La plupart du temps, les Noms ne sont pour nous que de simples désignateurs, des outils de communication de « faits », tout comme le sont habituellement les autres *mots* de la langue. Et pour le héros aussi, arrivé à l'âge de raison¹⁰⁷, l'âge des « désillusions », les Noms ne sont « plus que la simple carte photographique d'identité » (II, 311) qui sert à reconnaître les choses, ils n'ont « plus qu'un usage entièrement pratique » (II, 312). Mais comme on l'a vu les Noms n'ont pas dit leur dernier mot, et leur profondeur continue parfois d'enchanter le narrateur même après toutes ces années. La question est donc la suivante : que faut-il à un Nom pour qu'il dévoile la profondeur qu'il contient, au lieu de n'être qu'une étiquette désignative ?

Une piste serait de considérer la période de la vie du héros – qui est la même pour nous autres humains – où les Noms portent un sens systématiquement profond, chargé de nombreux horizons, à savoir l'enfance. L'enfance est la période, si l'on se souvient des paroles de Valéry citées par Anne Simon, où l'on « veut toujours voir pour la première fois¹⁰⁸ ». C'est-à-dire que c'est la période où l'on prend chaque chose – chaque « objet » de la perception, chaque personne, chaque Nom – dans la nouveauté et l'originalité de sa présentation, donc dans son *apparaître*. L'enfant a sans cesse devant lui cette réalité. Par opposition, l'adulte, lui, ne voit que du « connu ». Chaque « objet » de la perception est catégorisé, chaque personne, même nouvellement rencontrée, est classée comme un « type » de personne connu, et chaque Nom n'est qu'un outil linguistique d'identification. Ce travail de « rationalisation » des données du monde, c'est « celui que, à chaque minute, quand nous vivons détourné de nous-même, l'amour propre, la passion, l'intelligence, et l'habitude aussi accomplissent en nous, quand elles amassent au-dessus de nos impressions vraies, pour nous les cacher entièrement, les nomenclatures, les buts pratiques que nous appelons faussement la vie » (IV, 474-475). Nous

¹⁰⁷ Proust a hésité à appeler les trois parties qu'étaient censée composer la *Recherche* en 1913 *l'Âge des noms*, *l'Âge des mots* et *l'Âge des choses* (voir GENETTE, Gérard, « L'âge des noms », art. cit., p. 327). L'âge des « désillusions » correspondrait à « l'âge des mots », celui où les Noms perdent leur profondeur et deviennent de simples « mots ».

¹⁰⁸ Voir *supra*, p. 54.

autres adultes et notre intelligence – la seule des « coupables » dont on ne peut jamais vraiment se défaire – ne sommes pourtant pas condamnés à vivre séparés de « nos impressions vraies ». Il existe un moyen pour retrouver cette réalité qui nous échappe tout en étant la seule qui soit la nôtre, un moyen qui est révélé au héros dans le *Temps retrouvé*, et ce moyen est l'art :

La grandeur de l'art véritable [...], c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie. (IV, 474)

Tant dans sa consommation que dans sa création, l'art permet de « retrouver » cette réalité. Tout commence par le travail – difficile mais profondément gratifiant – de l'artiste, qui doit « abroger ses plus chères illusions, cesser de croire à l'objectivité de ce qu'on a élaboré soi-même » (IV, 475). C'est à l'artiste qu'il appartient donc d'abord de réadopter le regard de l'« ingénu » qui est en lui. Ainsi, le narrateur : « Il me fallait rendre aux moindres signes qui m'entouraient (Germantes, Albertine, Gilberte, Saint-Loup, Balbec, etc.) leur sens que l'habitude leur avait fait perdre pour moi » (IV, 476). L'artiste, comme l'avait déjà justement relevé Deleuze¹⁰⁹, est un « lecteur » de *signes*. Il est celui qui voit et sent les signes du monde vécu, et arrive à les transcrire en signes artistiques. Il est à la fois « lecteur » et « créateur » de signes, même s'il faut comprendre que cette « création » artistique est tout sauf libre : « Ainsi, j'étais déjà arrivé à cette conclusion que nous ne sommes nullement libres devant l'œuvre d'art, que nous ne la faisons pas à notre gré, mais que préexistant à nous, nous devons [...] la découvrir » (IV, 459). L'œuvre d'art *préexiste* à l'artiste, car elle n'est que la *découverte* des signes artistiques propres à révéler les signes du monde déjà vécus (mais pas encore connus). L'homme lambda, lui, passe à côté des signes du monde, mais peut « lire » les signes artistiques qui, en lui révélant les signes du monde vécus par l'artiste, lui font prendre conscience de l'existence de signes vécus par lui-même, qui font sa « vraie vie ». Le narrateur explique : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir » (IV, 474).

¹⁰⁹ DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes*, op. cit.

Le Nom : réalité partagée par le héros, le narrateur, l'auteur et le lecteur

Les noms propres feraient ainsi partie de ces signes du monde vécus par l'écrivain – au même titre que les réminiscences, les expériences amoureuses, les expériences de la mondanité, etc. – que celui-ci aurait réussi à révéler par les signes artistiques de la littérature, c'est-à-dire par le style. Dans cette perspective, tous les Noms dont on a vu la description sont la transcription littéraire de signes vécus par le héros (et finalement, si on considère la *Recherche* comme une mise en abyme de son écriture, par Proust lui-même), mais révélés à lui qu'au moment où dans l'exercice artistique il réussit à retrouver leur sens. Les contenus des « Noms de pays », de *Guermantes*, de *Gilberte*, de *Swann*, d'*Albertine*, etc. – qu'ils soient profonds ou pas – ne sont amenés à la conscience du héros, ne sont intellectualisés par lui qu'au moment où il devient écrivain. Si on recule d'un pas : Proust lui-même n'a pu intellectualiser les phénomènes onomastiques vécus qu'il veut transcrire (qui ont eu lieu avec des Noms différents bien sûr, dans des situations différentes) qu'une fois engagé dans le processus de création littéraire. Et si l'on recule encore d'un pas : nous, lecteur, accédons à notre tour par ces descriptions à ces réalités de l'écrivain, qui viennent par un effet de miroir éveiller des parcelles de notre propre vécu, de notre propre réalité. Tout en nous donnant à voir une réalité (celle de l'écrivain) qui est différente de la nôtre – et c'est peut-être là le pouvoir le plus précieux de l'art : « Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients, de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret de chacun » (IV, 474) – l'œuvre nous permet de prendre conscience du vrai « niveau » de réalité qu'il y a en chacun de nous, et dans un même mouvement de miroir, de comparaison et d'appropriation, nous *intellectualisons* certaines de nos propres réalités.

Les réalités que nous découvrons dans les passages de la *Recherche* décrivant des Noms, ce peut être par exemple cette profonde individualité qui, nous nous en rendons compte, a habité tel ou tel Nom (de lieu, de personne) dans notre vie (même si on ne se rappelle pas quel Nom), telle réminiscence nominale, ou tel autre phénomène sémantique particulier que nous avons vécu (ou que nous nous rappelons vaguement avoir vécu, tout en étant certain, au moment de la lecture, de l'avoir vécu). Mais ces réalités de notre vie passée ne sont pas les seules qui nous sont révélées. Les signes artistiques – donc le style – de la *Recherche* nous révèle aussi la réalité des Noms mêmes qui font partie de ce style. De ce point de vue il y a une différence nette entre la manière dont le nom propre est traité et la manière dont sont traitées des réalités comme une réminiscence sensorielle ou une jalousie. Celles-ci connaissent une

transformation artistique totale : entre leur forme littéraire et leur forme de l'expérience, il y a une distance beaucoup plus grande qu'entre la forme littéraire de la réalité d'un Nom et sa forme de l'expérience. La raison, évidente, est que le Nom, faisant partie du langage, peut être autant un signe du monde vécu qu'un signe littéraire. Cette propriété fait que le Nom dans la recherche se retrouve à la fois objet de la réalité à éclairer et moyen d'éclaircissement, réalité vécue et moyen de représentation de cette réalité (au sein du style).

Ainsi Proust, pour exprimer le contenu qu'a le Nom *Balbec* à un certain moment de la vie du narrateur, doit utiliser le Nom *Balbec*. Mais le Nom de *Balbec* seul est vide, l'écrivain doit donc, grâce au style, le *charger* de sens : grâce à la qualité stylistique des descriptions sémantiques dont on a eu l'aperçu, chaque occurrence de *Balbec* est remplie de sens, c'est-à-dire qu'à la lecture on peut percevoir sa profondeur, celle qu'elle a pour le héros sans qu'il s'en rende pleinement compte, et celle qu'elle a pour le narrateur qui se souvient¹¹⁰. Sans ce procédé de *charge* sémantique, non seulement le sens des occurrences de *Balbec* nous échapperait, mais on passerait à côté de toutes les réalités dont la compréhension dépend de ce que signifie vraiment pour le héros, pour le narrateur, *Balbec*.

Le fonctionnement est similaire pour les occurrences des autres Noms de la *Recherche*. Pour exprimer pleinement son propos, Proust a dû *charger* les Noms de son roman, de manière à rendre le lecteur sensible et conscient de leur contenu. Pour cela la description sémantique n'est pas le seul moyen. Grâce à la forme du *récit*, qui parcourt toute la vie du narrateur, on retrouve les mêmes Noms plusieurs fois, on suit l'évolution de leur contenu, et assez vite les occurrences se chargent d'un sens que le contexte seul, grâce aux « souvenirs » que l'on commence à partager avec le narrateur, nous permet de définir. Finalement, l'importance donnée par le narrateur au contenu des Noms fait se développer rapidement à la lecture une sensibilité onomastique générale qui finit par nous faire ressentir la profondeur d'un Nom même nouvellement apparu sur lequel le narrateur ne s'attardera pas plus : un Nom de la culture servant pour une métaphore – qu'on saisit alors dans toute sa force –, un Nom inconnu d'un invité de salon – dans lequel on perçoit la profondeur donnée par la mondanité alliée au signifiant – etc.

Si les Noms et la façon dont ils se donnent sont si importants dans la *Recherche*, c'est parce qu'ils sont un élément central de notre rapport au réel, qui est un des axes principaux du roman. Lors des rêveries onomastiques de « Noms de pays : le nom », la réalité qui entoure le

¹¹⁰ La profondeur d'un Nom pour le narrateur n'étant pas la même que celle vécue par le héros, puisque celle-ci a en moins son intellectualisation et la distance temporelle. La profondeur perçue par le lecteur n'est en réalité ni l'une ni l'autre, on peut dire qu'elle est un aperçu des deux à la fois.

héros n'est plus les rues de Paris mais le contenu de *Florence, Parme, Venise*, etc. Le Nom de *Mme de Guermantes* vient au mariage de Mlle Percepied modifier l'apparence de la duchesse pour le héros. Celui-ci devient une version de lui-même différente « selon celle des Albertine à laquelle [il] pens[e] : un jaloux, un indifférent, un voluptueux, un mélancolique, un furieux [...] » (II, 299). Le Nom est quasiment omniprésent dans notre réalité qu'est l'*apparaître*. C'est pourquoi, dans le processus d'*intellectualisation* du réel que constitue l'écriture et la lecture de la *Recherche*, il a été nécessaire de développer – pour le narrateur, pour l'auteur et pour le lecteur – une conscience du pouvoir des Noms¹¹¹.

La conception proustienne du Nom

Mais cette conscience du contenu des Noms que nous acquérons en lisant la *Recherche* reste du domaine du ressenti, et est encore loin d'être qualifiable de connaissance théorique du fonctionnement sémantique du Nom. Afin d'aller au bout de la visée de ce travail, qui est, je le rappelle, de dégager de la *Recherche* une telle connaissance théorique, il faut réussir à extraire des généralités de tous les cas décrits dans le roman, chacun d'eux étant bien singulier et donné comme un événement purement contingent. C'est ici qu'il faut recourir aux conceptions existantes de la philosophie du langage. En effet, ce n'est qu'à la lumière des autres théories sur le nom propre qu'on peut, par comparaison et opposition, *décalquer* les lignes générales de la conception proustienne du Nom. En réalité cela a déjà été fait tout au long de ce travail, *naturellement* pour ainsi dire, puisque le travail d'analyse, étant du ressort de l'intelligence¹¹², ne peut se passer de catégories et de notions générales. Il convient tout de même d'en rassembler ici les éléments principaux.

Tout d'abord, retenons que la conception proustienne du Nom repose sur une vision de la référence radicalement différente de celles qu'a connues la philosophie du langage. Le référent du Nom proustien n'est ni un « objet » extérieur indépendant, ni une image intérieure. Il est l'objet extérieur *tel qu'il est perçu par le sujet*. L'opposition historique entre sémantique référentielle et sémantique cognitive se retrouve donc remise en question. D'une certaine manière, cette approche du référent en tant qu'objet *perçu* nous permet d'expliquer les similarités remarquées entre la conception proustienne du Nom et celle des dossiers mentaux. Il n'est pas étonnant en effet qu'un contenu sémantique pensé comme une représentation de

¹¹¹ Et ce particulièrement parce que la *Recherche* consiste en un discours sur le réel et l'art *en parlant de lui-même*.

¹¹² L'intelligence, bien que nous écartant souvent du réel, n'est pour Proust pas à proscrire, au contraire. Comme il le dit dans sa préface du *Contre Sainte-Beuve*, « si l'intelligence ne mérite pas la couronne suprême, c'est elle seule qui est capable de la décerner » (*op. cit.*, p. 50).

l'objet en tant qu'*apparaître* et un contenu sémantique pensé comme un dossier basé sur une certaine relation informative à l'objet présentent des ressemblances quant à leur fonctionnement. Afin de se représenter les choses plus clairement, comparons comment serait analysé sémantiquement le Nom de *Mme de Guermantes* respectivement en termes de dossier mental et sous la conception proustienne du Nom.

Compris comme un *dossier mental*, le contenu de *Mme de Guermantes* serait une représentation ayant la forme d'une *entrée encyclopédique*, le type de dossier qui constitue notamment le contenu des noms propres. Une entrée encyclopédique comme *Mme de Guermantes* emmagasine des informations obtenues via n'importe quelle relation à l'« objet » *Mme de Guermantes* : ouï-dire, vitrail de l'église de Combray qui raconte l'histoire de sa famille, vision de la duchesse au mariage de Mlle Percepied, informations données par Saint-Loup, etc. Le lien au référent sur lequel se base le dossier est donc multiple. Cela a pour conséquence que le dossier *Mme de Guermantes* va évoluer avec le temps, avec l'ajout d'informations nouvelles et la suppression de celles qui se sont révélées fausses. Le dossier subit ainsi constamment la dictature de l'« objet », car toute relation informative active son dossier et déclenche un flux d'informations du monde au dossier. Dès que le héros voit *Mme de Guermantes*, lit ou entend son nom, son dossier *Mme de Guermantes* s'active et les informations obtenues viennent s'y ajouter.

Dans la conception proustienne, le contenu de *Mme de Guermantes* est aussi une représentation. C'est cependant une représentation formée par l'interaction de plusieurs horizons. Ils peuvent être de toutes sortes, d'une certaine sensibilité à la syllabe *-antes* qui évoque une teinte orangée au plaisir du souvenir des balades « du côté de Guermantes », en passant par le contexte d'énonciation, le désir du héros, le mystère enivrant qui entoure la noblesse, etc. Même les « informations » qui forment le contenu sont faites en partie d'horizons : les « informations » sur le physique de la duchesse sont obtenues par des situations de perception particulières qui varient selon les horizons qui la font ; celles sur ses qualités intellectuelles ou morales ne sont pas plus « objectives ». Le contenu de *Mme de Guermantes* alors, au lieu de supprimer les éléments « falsifiés » ou de faire cohabiter des éléments contradictoires, devient lui-même multiple, et garde en lui plusieurs de ses contenus historiques, tout en n'en laissant s'échapper qu'un seul à la fois. Une autre différence primordiale est que le contenu proustien de *Mme de Guermantes* influence autant (voire plus) la perception de la duchesse que la perception de la duchesse influence le contenu. Plus exactement, le contenu de son Nom *fait* *Mme de Guermantes* (telle qu'elle apparaît) autant que *Mme de Guermantes* fait le contenu de son Nom. Il est d'une certaine manière impossible de

dire qui du référent conçu comme un apparaître ou de la représentation du Nom préexiste à l'autre : ils sont inextricablement liés. Dans cette perspective, le Nom et sa représentation ne font pas que parler et donner l'image d'une entité singulière, ils font partie intégrante de la réalité, au même titre que le référent.

Langue de l'intelligence et langue littéraire

Mais comment se peut-il alors qu'un Nom ne soit souvent qu'un outil d'identification, qu'une étiquette désignative à l'« usage entièrement pratique » (II, 312) ? Nous retombons ici sur la question qui ouvrait cette partie conclusive. Il semblerait que le langage – et donc aussi les Noms – puissent être employés de deux façons différentes : en tant que langue de l'intelligence ou en tant que langue littéraire. L'enfant voit de la langue littéraire partout. Chaque mot, chaque Nom, chaque phrase porte une signification profonde qu'il s'empresse d'explorer, il s'en sert autant pour interpréter le réel que pour y donner forme. L'adulte, le plus souvent, a recours à la langue de l'intelligence. Elle est faite de mots qui « présentent des choses une petite image claire et usuelle » (I, 380), de Noms qui ne sont qu'une « simple carte photographique d'identité » (II, 311), de phrases qui expriment une proposition vraie ou fausse. Cette langue lui permet de raisonner et d'accomplir certaines tâches facilement grâce à l'autopilote de l'habitude, mais au prix d'une simplification, qui n'est rien d'autre qu'un éloignement, du réel. Ainsi, lorsque Merleau-Ponty dit : « Si nous rêvons de retrouver le monde naturel ou le temps par coïncidence [...], le langage est une puissance d'erreur, puisqu'il coupe le tissu continu qui nous joint vitalement aux choses et au passé, et s'installe entre lui et nous comme un écran¹¹³ », il parle bien de cette langue de l'intelligence. Car pour lui aussi, grand lecteur de Proust, la langue du réel c'est au contraire

la parole parlante, l'assomption comme naturelle des conventions de la langue par celui qui vit en elle, l'enroulement en lui du visible et du vécu sur le langage, du langage sur le visible et le vécu, les échanges entre les articulations de son paysage muet et celles de sa parole [...], ce langage-chose qui vaut comme arme, comme action, comme offense et comme séduction, parce qu'il fait affleurer tous les rapports profonds du vécu où il s'est formé, et qui est celui de la vie et de l'action, mais aussi celui de la littérature et de la poésie,¹¹⁴

c'est donc ce que j'appelle la langue littéraire.

À la recherche du temps perdu montre que les Noms sont de cette langue littéraire, ou du moins ont toujours le potentiel de l'être. Le Nom d'une ville sur l'affichage de l'itinéraire

¹¹³ MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, op. cit., p. 166.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 168.

d'un train nous connecte à un système de référence qui s'étend dans l'espace et dans le temps, il suffit de le sentir pour allumer en nous le désir, la flamme qui nous pousse à aller à la rencontre du monde, et pour d'une certaine manière commencer déjà à voyager. Un prénom entendu dans un parc porte en lui tout un sens, toute une vie secrète, et pique notre curiosité, qui se transformera peut-être en désir amoureux. Même ce Nom que nous connaissons trop bien, que nous avons entendu tellement de fois que précisément nous ne l'entendons plus, il peut arriver qu'un contexte particulier, inhabituel, nous le redonne soudain dans la langue littéraire, et ce Nom que nous pensions connaître nous surprend fortement : nous voyons soudain en lui une profondeur qui nous renvoie à une personne qu'on a été il y a longtemps. Ainsi, *À la recherche du temps perdu* nous révèle que chaque Nom est une sorte d'œuvre d'art dont le créateur serait à la fois le monde, l'humanité et nous-même. Si nous avons besoin de l'art pour connaître les signes du monde qui font notre réalité et notre vie, le Nom, signe artistique en puissance, fournit déjà en lui-même un accès privilégié au réel, même si cela, il n'y a qu'au travers de l'œuvre de Proust qu'on pouvait le comprendre.

Bibliographie

Littérature primaire

- PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu* [1913-1927], I-IV, éd. Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1987-1989.
- , *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1954.
- , *Les Soixante-quinze Feuilles, et autres manuscrits inédits*, éd. Nathalie Mauriac Dyer, Paris, Gallimard, 2021.

Littérature secondaire sur Proust

- BARTHES, Roland, « Proust et les noms », dans *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, coll. Points, 1972 [1953], p. 121-134.
- DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes* [1964], Paris, Presses universitaires de France, coll. Quadrige, 2010.
- GENETTE, Gérard, « Proust et le langage indirect », dans *Figures II*, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1969, p. 223-294.
- , « L'âge des noms », dans *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 1976, p. 315-328.
- KHAN, Salah, « L'onomastique ouverte de Proust dans “Noms de pays : le nom” », dans *French Forum*, n° 3, vol. 30, 2005, p. 57-74.
- METTAN, Pauline, *Proust. Une théorie structurale de la connaissance*, thèse de doctorat, sous la direction de Nathalie Piégay, Université de Genève, 2024.
- POULET, Georges, *L'espace proustien* [1963], Paris, Gallimard, coll. Tel, 1982.
- SIMON, Anne, *Proust ou le réel retrouvé. Le sensible et son expression dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Champion, coll. Recherches proustiennes, 2011.

Littérature philosophique et linguistique

- BOLZANO, Bernard, *Théorie de la science* [1835], éd. Friedrich Kambartel, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la philosophie, 2011.
- ENGEL, Pascal, *Philosophie et Psychologie*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1996.
- FREGE, Gottlob, « Sens et dénotation » [1892], dans *Écrits logiques et philosophiques*, trad. Claude Imbert, Paris, Seuil, coll. Points, 1971, p. 102-126.

- HOBBS, Thomas, *Leviathan* [1651], éd. Noel Malcolm, Oxford, Clarendon Press, 2012.
- KRIPKE, Saul, *La Logique des noms propres (Naming and Necessity)* [1980], trad. Pierre Jacob, François Recanati, Paris, Minuit, coll. Propositions, 1982.
- MARCONI, Diego, *La philosophie du langage au XXe siècle*, trad. Michel Valensi, Paris, L'éclat, coll. Tiré à part, 1997.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1945.
- , *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 1964.
- MILL, John Stuart, « Des noms et des propositions », dans *Système de logique déductive et inductive* [1843], I, 1866, p. 16-175.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Écrits sur le signe*, trad. Gérard Deledalle, Paris, Seuil, 1978.
- PLATON, *Cratyle*, éd. Catherine Dalimier, Paris, Flammarion, coll. GF, 1998.
- RECANATI, François, *Direct Reference*, Oxford, Blackwell, 1993.
- , *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2008.
- , *Mental Files*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- RUSSELL, Bertrand, *Écrits de logique philosophique*, trad. Jean-Michel Roy, Paris, PUF, 1989.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale* [1916], éd. Rudolf Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1967.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus ; suivi de, Investigations philosophiques* [1953], trad. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 1961.

Table des matières

Introduction	5
<i>Le Nom dans la philosophie du langage</i>	7
<i>Plan du travail</i>	10
<i>Corpus</i>	12
Première partie : La richesse du sens proustien	13
1.1 L'épaisseur sémantique.....	13
1.2 Le rôle du signifiant.....	16
1.3 Le lieu.....	19
1.4 Le désir.....	23
Deuxième partie : Sens subjectif et sens objectif	29
2.1 Les problèmes d'une sémantique cognitive.....	29
2.2 De la critique de l'internalisme aux dossiers mentaux.....	32
2.3 Le héros proustien au contact du référent.....	35
Troisième partie : La réalité	43
3.1 Remise en cause de la réalité « objective ».....	43
3.2 Une redéfinition de la réalité.....	47
Quatrième partie : Le temps et le Nom palimpseste	54
4.1 Le temps.....	54
4.2 Le « déplacement » du référent : d'objet simple à référent multiple.....	58
4.3 Le Nom palimpseste et les « moi ».....	62
Cinquième partie : Conclusion	67
<i>L'art pour échapper à l'intelligence</i>	67
<i>Le Nom : réalité partagée par le héros, le narrateur, l'auteur et le lecteur</i>	69
<i>La conception proustienne du Nom</i>	71
<i>Langue de l'intelligence et langue littéraire</i>	73
Bibliographie	75